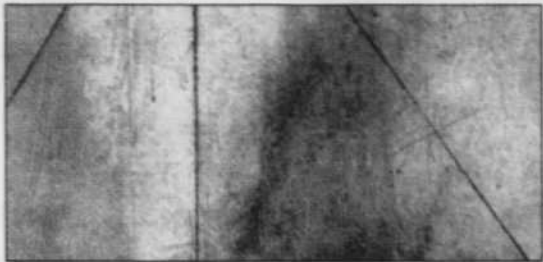


ROMAN

**L'Angle mort**  
de Jean-François Chassay  
Page F 4



DE VISU

Elvira Santamaria  
à La Chambre blanche  
Page F 10



LE DEVOIR

# LIVRES



## L'état de la culture

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

C'est une brique, une somme. Les domaines couverts sont nombreux, les textes courts, ouvrant sur d'autres pistes de recherche encore. *Traité de la culture*, qui paraît ces jours-ci aux Éditions de l'IQRC, est une œuvre ambitieuse. Dirigé par Denise Lemieux, l'ouvrage explore l'ensemble de la recherche sur la culture menée au Québec depuis 25 ans.

La culture est abordée ici dans un sens très large. Elle couvre autant les phénomènes de l'immigration que les dynamiques liées aux bibliothèques et aux librairies, la tradition orale que l'architecture, les beaux-arts que la société de consommation, la danse que le cinéma. À travers une cinquantaine de textes et à peu près autant de signatures, l'ouvrage décortique, synthétise, explore les dimensions diverses de la culture québécoise.

Les chercheurs qui signent ces textes ont été recrutés pour leur compétence dans chacun des secteurs abordés. On les a trouvés, principalement, dans les universités. Chacun devait faire un bilan de la recherche effectuée depuis un quart de siècle dans chacun des domaines. Et leurs articles se sont parfois transformés en essais.

Dans *Essai sur le Québec pluriel*, par exemple, Gilles Bibeau se lance dans une analyse des implications d'une «distinction québécoise». Son texte, intitulé «Accueillir "l'autre" dans la distinction», fait notamment référence à Régine Robin, qui estime que le Québec pluriel serait impossible, à cause de la «fascination de la souche» qu'elle débusque dans les actes manqués, les lapsus, les gaffes, et dans la nostalgie d'une *Gemeinschaft* [communauté] imaginaire.

Bibeau constate cependant qu'il s'est bâti au Québec une authentique société pluraliste, «à Montréal surtout, à partir des pratiques quotidiennes d'ouverture aux Autres, de la vie partagée dans les quartiers et dans les milieux de travail et de la présence de plus en plus forte des néo-Québécois dans l'espace public».

Dans un article sur la culture régionale, Fernand Harvey s'interroge par exemple sur l'existence de «littératures régionales» au Québec. À ce sujet, il relate que des interrogations fondamentales ont été soulevées: «Faut-il avoir un lien quelconque avec une région (naissance, résidence ou choix de sujet) pour être qualifié d'auteur régional? Ou encore, la littérature régionale doit-elle être réservée aux auteurs dits "régionalistes", c'est-à-dire à ceux qui valorisent leur coin de pays dans une perspective identitaire?» Ce sont des questions qui demeurent encore en grande partie sans réponse.

Dans un article intitulé «Les femmes et la création culturelle», Denise Lemieux relève, quant à elle, l'accroissement de la participation des femmes à la production artistique québécoise au cours des cinquante dernières années. Entre 1941 et 1981, par exemple, la proportion de femmes chez les auteurs est passée de 9,8 % à 39,1 %. Dans le domaine des arts, au Canada en général, la participation des femmes est passée de 31 % à 41 % entre 1971 et 1981. Son article n'est pas sans ignorer la création d'un théâtre féminin au Québec au cours des années 70. Dans l'industrie du cinéma, cependant, des travaux statistiques indiquent que les femmes, qui comptent pour 30 % de la main-d'œuvre, sont sous-représentées dans les postes de décision et de création.

VOIR PAGE F 2: CULTURE

## Le Waterloo du peintre



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

### Philippe Poloni

Philippe Poloni aime profondément les arts. Avant de devenir romancier, il a été peintre, photographe, «artiste en arts visuels». Il a fréquenté, à New York, le monde des galeries de Soho, et il est encore installateur d'expositions au Musée d'art contemporain. Corvaincu qu'il ne serait jamais un grand peintre, il a décidé un jour de se mettre à l'écriture. La peinture, il se contente désormais de l'aimer, de la regarder. L'art, c'est le thème de son dernier roman, *Des truites à la tomate*, qui vient de paraître chez Québec Amérique.

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Cosmo Maffia, son héros, est un peintre structuraliste. Demeuré longtemps obscur, il connaît enfin la notoriété grâce à la collaboration d'un galeriste, dans un Soho rongé par la spéculation sur l'art. Encouragé par un public enthousiaste, son avenir professionnel semble au beau fixe lorsque les quelques traits d'un critique, réputé pour sa férocité, le mènent à sa perte. Faisant référence à une œuvre du peintre structuraliste russe Kasimir Malevitch, le critique prédit, dans la revue *Art in North America*, que «le jeune peintre Cosmo Maffia va fatalement rencontrer son Carré blanc sur fond blanc comme Napoléon son Waterloo».

C'est ici que l'histoire inventée prend appui sur l'histoire vraie. Car *Le Carré blanc sur fond blanc*, c'est la dernière œuvre du peintre russe Kasimir Malevitch, pionnier de l'art abstrait, qui, à la fin de sa vie, avait atteint là l'aboutissement de son œuvre. Il disait avoir peint dans ce carré «le monde de l'absence d'objet», «la manifestation du rien dévoilé», ex-

plique *Le Petit Robert*.

«Dans le cas de Malevitch, ce qui est intéressant, c'est que ce n'est pas une fiction, c'est le réel. On a vraiment un tableau qui s'est retourné contre son peintre parce que, après ce tableau-là, Malevitch n'a plus jamais été capable de peindre», explique Poloni en entrevue.

Enthousiaste devant son cappuccino bien moussé, Philippe Poloni l'écrivain retrace la biographie de Kasimir Malevitch, né à Kiev en 1878.

«Dans sa carrière, il a commencé très jeune à faire des nus, à croquer des moments de vie, une scène de village, un monsieur qui fume la pipe sur un banc. Puis, à un moment donné, il a commencé à faire du constructivisme. Il a fait des carrés, il a fait un carré noir sur fond blanc qui a estomaqué tous ses contemporains. Puis il a poussé plus loin le carré noir sur fond blanc: il a fait le carré blanc sur fond blanc. Après, il n'a plus été capable de peindre parce qu'il se disait: qu'est-ce que je vais faire après ce carré blanc sur fond blanc? Cela l'a complètement anéanti. Et cela a été l'un des éléments qui ont accéléré une crise profonde artistique, une dépression, comme on dit aujourd'hui, qui a précipité sa mort en 1937.»

Le roman de Poloni, c'est donc aussi une réflexion sur la relation entre l'œuvre et son créateur.

«Cela faisait longtemps que je voulais faire quelque chose avec Malevitch, je trouvais ça intéressant de voir comment on avait poussé le langage pictural à sa limite totale et comment cette limite-là a été capable d'entraîner les personnes qui étaient derrière l'œuvre d'art et de les emmener vers la mort. Ça, j'ai trouvé ça très beau», dit-il.

Piqué par cette critique, porté par la curiosité, Cosmo Maffia se rend au Musée d'art moderne, où est exposé le *Carré blanc sur fond blanc* de Malevitch. La vue de cette œuvre qui l'obsède l'emmène à son tour

à abandonner la peinture. En pleine crise existentielle, il rencontre une autre ex-peintre, Anita Braun, rongée par le cancer. Braun pousse Maffia à commettre des homicides en tant qu'œuvres d'art. En fait, on se rend vite compte que Maffia est dupe d'une femme vengeresse qui désire anéantir les médecins qui l'ont traitée. Après des rebondissements pour le moins imprévisibles, le roman de Poloni se termine sur une pièce de théâtre, où il est difficile de distinguer la réalité des comédiens de celle des personnages qu'ils jouent.

«La pièce de théâtre qui est dans le texte, je l'avais déjà présentée, confesse Poloni. [...] Tous les commentaires positifs qui sont dans le livre sont des commentaires qui ont été écrits par des vrais spécialistes de théâtre et tous les commentaires négatifs qui ont été écrits par des directeurs de théâtre.» Certains de ces commentaires auraient même été écrits tels quels par le dramaturge Wajdi Mouawad lui-même, au lendemain d'une audition demeurée sans suite.

La pièce, refusée, n'a jamais été jouée. Et c'est d'ailleurs dans sa description du cheminement d'un artiste, dans l'émerveillement qu'il voue à l'art, que le roman de Poloni est le plus fort.

Né à Paris, Philippe Poloni est d'origine italienne, plus précisément de la province de Venetto, et il revendique avidement cet héritage italien dans ses livres. Son premier roman, *Olivo, Oliva*, paru chez Lanctôt éditeur en 1998, avait suscité un enthousiasme remarquable de la critique. Il y relate notamment les invasions successives de la Sicile, qui ont jadis forcé les insulaires à se replier sur une mafia protectrice. Les romans de Poloni sont aussi truffés de tuteurs à gages, de règlements de comptes, et l'huile d'olive

«Cela faisait longtemps que je voulais faire quelque chose avec Malevitch»

VOIR PAGE F 2: PEINTRE



Un petit clown triste,  
prêt à tout pour se faire aimer,  
un maître de piste, marié jusqu'aux oreilles,  
entrez dans leur cirque.

Marie-Sissi LABRÈCHE  
LA BRÈCHE



Roman  
168 pages • 18,50 \$



Boréal  
www.editionsboreal.qc.ca

LIVRES

PEINTRE

Tout n'est pas que violence, maladie et déception dans l'univers éclaté de Philippe Poloni

SUITE DE LA PAGE F 1

et le vin italien y coulent à flots. Son Italie, c'est toujours, cependant, une Italie du passé, une Italie vue par des Italiens qui n'y habitent plus, qui l'ont quittée pour toujours pour s'installer en Amérique. «C'est sûr que je suis un peu possédé par cette culture-là, enfin cette culture d'immigrants qui arrivent en Amérique du Nord», convient Poloni.

En bon Italien, cependant, Poloni fait lui-même son vin, même à Montréal. Et sa mère, qui vit près du marché Jean-Talon, fait sa pâte de tomates. Par solidarité avec le personnage principal de Cosmo Mafia, ou encore par un brin de patriotisme, l'écrivain ne boit plus que des crus italiens. «Dans un verre de vin italien, il y a beaucoup plus de soleil, il y a beaucoup plus de lyrisme.»

Quant à la mafia, elle fait aussi partie de la toile de fond de cette culture. «Pour moi, la mafia est une curiosité, comme les sopranos sont une curiosité. Mais en Sicile, il y a une culture de la mafia qui était très importante et qui était un peu indispensable. Si on connaît l'histoire de la Sicile, avec les 2000 ans d'occupation qu'il y a eus, depuis Carthage, les Grecs, jusqu'aux forces armées américaines qui y ont débarqué, la mafia, c'était un peu incontournable. C'était le seul espace d'identité pour les Siciliens qui n'étaient jamais maîtres ni de leur île, ni de leur destin, ni de leur histoire, ni de leur art», ajoute-t-il.

Dans ce contexte, la justice ne pouvait être remise entre les mains des envahisseurs.



«Le seul moyen d'avoir un pouvoir de justice, c'était de se tourner vers ces groupuscules qui étaient là justement pour protéger les insulaires. [...] Après, cela a dégénéré et on sait ce que c'est devenu aujourd'hui.»

Mais tout n'est pas que violence, maladie et déception dans l'univers éclaté de Philippe Poloni. Gastronomie et bon vivant, l'auteur a ajouté à ses truites à la tomate un soupçon de réflexion philosophique, un zeste de comédie dell'arte et un océan de pinard italien.

DES TRUITES À LA TOMATE

Philippe Poloni  
Québec Amérique  
Montréal, 2002, 305 pages

Lire également la chronique de Robert Chartrand, page F 4.

CULTURE

La lecture de ces articles a l'immense avantage d'être succincte tout en étant formidablement documentée

SUITE DE LA PAGE F 1

Les Anglo-Québécois

Jack Jedwab, dans un article intitulé «La Révolution tranquille des Anglo-Québécois», cite le journaliste Alexander Norris, de *The Gazette*, qui avance que les nombreux mélanges qui ont lieu au Québec vont finir par diluer l'image que les Québécois de langue anglaise ont d'eux-mêmes en tant qu'anglophones. Jedwab relève par ailleurs que les anglophones de l'extérieur de Montréal vivent une situation différente de celle des Montréalais. Entourés de francophones, les premiers sont plus sujets au métissage. Par ailleurs, ce sont ceux-là qui, majoritairement, comptent des Britanniques parmi leurs ancêtres.

Ces mentions n'offrent évidemment qu'une infime portion des travaux menés dans le cadre de ce traité de plus de mille pages. Étant donné la quantité de sujets abordés, les auteurs ont aussi dû s'efforcer de réduire leur texte, si possible, à quelque 25 pages. Vingt-cinq pages, c'est peu pour survo-

ler le monde du cirque au Québec, pour embrasser le patrimoine, pour jauger les migrations et les relations ethniques depuis la Révolution tranquille. Les auteurs ont cependant été disciplinés, et la lecture de ces articles a l'immense avantage d'être succincte tout en étant formidablement documentée. Chaque article est en effet accompagné d'une bibliographie sélective.

«J'avais proposé de faire un traité qui permettrait d'aller chercher les connaissances, non seulement dans les domaines de sociologie de la culture ou d'histoire de la culture [...], mais d'aller dans les départements de lettres, entre autres, faire un peu le tour des savoirs», dit Mme Lemieux.

Ouvrage universitaire, sorte de recherche sur la recherche, ce traité s'ouvre sur la culture, aussi bien en tant que champ d'études anthropologiques qu'en tant que somme de productions culturelles.

La culture, selon l'encyclopédie Britannica, pourrait être définie «comme étant un comportement propre à l'être humain, ainsi que

les objets matériels utilisés dans le cadre de ce comportement. Plus spécifiquement, la culture est constituée du langage, des idées, des croyances, des habitudes, des codes, des institutions, des outils, des techniques, des œuvres d'art, des rituels, des cérémonies, etc.»

Dans ce traité, la partie anthropologique vise plus à fixer un contexte, à établir un cadre, qu'à épuiser la recherche dans les secteurs donnés.

«On voulait des articles de contexte qui nous donnaient un peu, disons, l'état du Québec, sur les plans anthropologique et historique. Il y a des articles où on va chercher des choses sur la ruralité, notamment, ou sur la ville, sur le patrimoine ou les musées», dit Mme Lemieux. La partie du livre qui s'intéresse aux productions culturelles vise, quant à elle, à faire le tour du sujet.

«Cette partie couvre beaucoup de secteurs. Les secteurs classiques, comme la littérature, par exemple, sur laquelle il y a beaucoup d'articles. Mais cela couvre aussi de nouveaux secteurs, comme la théâ-

tologie, le design. Ce sont des domaines dont on parle beaucoup dans les journaux mais sur lesquels il n'y avait pas d'ouvrage.»

L'ouvrage a d'ailleurs également pour but de donner des idées de recherche aux étudiants intéressés par les sujets culturels.

Le projet a d'abord vu le jour en 1997, sur l'impulsion de Denise Lemieux. La collection dans laquelle il devait s'insérer regroupait déjà deux titres: un *Traité de l'anthropologie médicale* et un *Traité des problèmes sociaux*. Ces ouvrages sont principalement dédiés à l'enseignement, mais on espère que le *Traité de la culture* pourra servir autant aux chercheurs qu'aux créateurs, praticiens de la culture, planificateurs, professeurs, étudiants et publics spécifiques gravitant autour de chaque secteur.

TRAITÉ DE LA CULTURE

Publié sous la direction de Denise Lemieux  
Les Éditions de l'QRC  
Québec, 2002, 1095 pages

ROMAN

Quand le polar prend le dessus

LE NEZ

Elena Lappin  
Traduit de l'anglais  
par Agnès Desarthe  
Éditions de l'Olivier  
Paris, 2002, 317 pages

NAÏM KATTAN

Née à Moscou, Elena Lappin a fait des séjours à Prague, à Toronto et en Allemagne avant de s'installer à Londres où elle dirige une revue trimestrielle juive: *The Jewish Quarterly*. Elle est l'auteur d'un recueil de nouvelles, *La Marche nuptiale*, et *Le Nez* est son premier roman.

Même si l'héroïne du roman, Natasha, ressemble à l'auteure, il

ne s'agit point d'un roman autobiographique. Née à New York, fille de cinéastes d'avant-garde d'origine européenne, Natasha décide de poursuivre ses études universitaires à Londres. A la suite d'un incident dans le métro, elle fait la connaissance d'un policier de transport, Tim. C'est le choc: amour, mariage, naissance d'une fille et recherche d'un emploi. Elle répond à une offre parue dans un journal: rédactrice en chef d'une revue trimestrielle juive: *Le Nez*.

Le récit commence par une présentation désopilante d'un comité de rédaction, dont les membres sont plus singuliers, plus étranges les uns que les autres, et se transforme rapidement en une intrigue policière.

Une succession de coups de théâtre fait tomber les masques des protagonistes et révèle leurs identités inattendues. Cela commence par le prédécesseur de Natasha, un mystérieux Franz Held, puis se poursuit avec l'entrée en scène d'un donateur allemand douteux et aboutit au procès d'une cinéaste nazie accusée de crimes contre l'humanité. La mère de Natasha en est le témoin principal. Réunis, les morceaux du puzzle font apparaître Terezin, le camp de concentration où tous ces personnages se sont connus comme bourreaux ou victimes.

Natasha reçoit des courriels d'un groupe de néonazis clandestins qui ont choisi le métro comme un intrigue policière.

première victime. Ainsi, les nazis poursuivent toujours leurs crimes.

Dans un mélange de styles, Elena Lappin a tenté d'écrire un roman drôle sur un groupe d'exilés, de marginaux. Grâce à une intrigue savamment orchestrée, c'est le polar qui prend le dessus. Les protagonistes sont des survivants dont le passé douloureux est ambigu et souvent contradictoire. Leurs déguisements les réduisent à des ombres qui se protègent en jouant tour à tour les rôles d'espions communistes, de nazis ou de juifs. Leur singularité les prive d'une véritable épaisseur. Le lecteur est toutefois tenu en haleine et suit les péripéties qui projettent une certaine lumière sur l'histoire récente.

Palmarès Renaud-Bray  
Le baromètre du livre au Québec  
du 11 au 17 septembre 2002

|    |              |   |                      |                  |     |
|----|--------------|---|----------------------|------------------|-----|
| 1  | Essais Qc    | LE LIVRE NOIR DES ÉTATS-UNIS                      | P. SCOWEN            | les Intouchables | 3   |
| 2  | Roman Qc     | MUSIC-HALL I ♥                                    | G. SOUCY             | Boréal           | 3   |
| 3  | Roman        | LES CORRECTIONS                                   | J. FRANZEN           | Boréal           | 2   |
| 4  | Roman        | LE PIANISTE ♥                                     | W. SZPILMAN          | Robert Laffont   | 81  |
| 5  | Actualité    | WORLD TRADE CENTER 47 <sup>e</sup> ÉTAGE          | B. DELLINGER         | Robert Laffont   | 3   |
| 6  | Biograph. Qc | TESTAMENT D'UN TUEUR DES HELLS                    | P. MARTINEAU         | les Intouchables | 1   |
| 7  | Érotisme Qc  | AU FOND DES CHOSES                                | W. ST-HILAIRE        | Lanctôt          | 4   |
| 8  | Roman Qc     | BONBONS ASSORTIS ♥                                | M. TREMBLAY          | Leméac/Actes Sud | 12  |
| 9  | Jeunesse     | QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥                        | A. BRASHARES         | Gallimard        | 13  |
| 10 | Spiritualité | LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT                      | E. TOLLE             | Ariane           | 102 |
| 11 | B.D.         | ALBUM SPIROU, t. 265                              | COLLECTIF            | Dupuis           | 3   |
| 12 | Psychologie  | QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥                       | J. SPENCER           | Michel Lafon     | 90  |
| 13 | Roman        | LA FÊTE AU BOUC ♥                                 | M. VARGAS LLOSA      | Gallimard        | 17  |
| 14 | Roman        | LE LIVRE DES ILLUSIONS ♥                          | P. AUSTER            | Leméac/Actes Sud | 16  |
| 15 | Gestion      | LA STRATÉGIE DE L'AUTRUCHE                        | O. AKTOUF            | Écosociété       | 2   |
| 16 | Actualité    | J'AI VU FINIR LE MONDE ANCIEN ♥                   | A. ADLER             | Grasset          | 5   |
| 17 | Actualité    | GUERRE ET MONDIALISATION                          | M. CHOSSUDOVSKY      | Écosociété       | 2   |
| 18 | Essais Qc    | LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS                   | N. LESTER            | les Intouchables | 42  |
| 19 | Psychologie  | CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥              | T. D'ANSEMBOURG      | L'Homme          | 88  |
| 20 | Biograph. Qc | QUE FREUD ME PARDONNE!                            | J. VOYER             | Libre Expression | 21  |
| 21 | Polar        | PARS VITE ET REVIENS TARD ♥                       | F. VARGAS            | Viviane Hamy     | 40  |
| 22 | Érotisme Qc  | BANQUETTE, PLACARD, COMPTOIR ET AUTRES LIEUX...   | W. ST-HILAIRE        | Lanctôt          | 31  |
| 23 | Jeunesse     | CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livres & CD) ♥ | H. MAJOR             | Fides            | 48  |
| 24 | Spiritualité | METTFI EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT...        | E. TOLLE             | Ariane           | 20  |
| 25 | Roman Qc     | UN PARFUM DE CÈDRE ♥                              | A.-M. MACDONALD      | Flammarion Qc    | 96  |
| 26 | Nutrition    | BON POIDS, BON CŒUR ♥                             | MONTIGNAC / DUMESNIL | Flammarion Qc    | 16  |
| 27 | Roman Qc     | LES QUATRE SAISONS DE VIOLETTA                    | C. BROUILLET         | Denoël           | 12  |
| 28 | B.D.         | LARGO WINCH, t. 12 - Shadow                       | VAN HAMME / FRANCO   | Dupuis           | 9   |
| 29 | Nutrition    | LA BOÎTE À LUNCH EMBALLANTE ♥                     | EMOND / BRETON       | Flammarion Qc    | 56  |
| 30 | Polar        | MYSTIC RIVER ♥                                    | D. LEHANE            | Rivages          | 22  |
| 31 | Biograph. Qc | L'ALLIANCE DE LA BREBIS                           | G. LAVALLÉE          | JCL              | 21  |
| 32 | Polar        | TOI QUE J'AIMAIS TANT ♥                           | M. HIGGINS-CLARK     | Albin Michel     | 15  |
| 33 | Dictionnaire | SUR LE BOUT DE LA LANGUE                          | A. COUTURE           | L'Homme          | 3   |
| 34 | Arts         | GUIDE VIDÉO ET DVD 2003                           | COLLECTIF            | Fides            | 2   |
| 35 | Sc. Sociales | LA GRANDE DÉSILLUSION ♥                           | J. E. STIGLITZ       | Fayard           | 15  |
| 36 | Actualité    | 11/9 : AUTOPSIE DES TERRORISMES                   | N. CHOMSKY           | Serpent à Plumes | 40  |
| 37 | Actualité    | 11 SEPTEMBRE 2001 - L'effroyable imposture        | T. MAYSSAN           | Carnot éd.       | 19  |
| 38 | Roman        | LE BAISER   | D. STEEL             | Pr. de la Cité   | 16  |
| 39 | Arts         | 365 JOURS POUR LA TERRE ♥                         | Y. ARTHUS-BERTRAND   | de La Martinière | 42  |
| 40 | Sexualité    | FULL SEXUEL                                       | J. ROBERT            | L'Homme          | 26  |
| 41 | Roman Qc     | OUF ! ♥   | D. BOMBARDIER        | Albin Michel     | 18  |
| 42 | Sport        | GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION ♥             | F. DELAVIER          | Vigot            | 222 |
| 43 | Essais Qc    | LA FILIÈRE CANADIENNE                             | J.-P. CHARBONNEAU    | Traité d'Union   | 5   |
| 44 | Roman Qc     | L'ANGLE MORT                                      | J.-F. CHASSAY        | Boréal           | 5   |
| 45 | Roman Qc     | LE GOÛT DU BONHEUR, t. 1, 2 & 3 ♥                 | M. LABERGE           | Boréal           | 91  |

♥ : Coup de Cœur RB : Nouvelle entrée

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.  
24 succursales au Québec  
Pour commander : (514) 342-2815  
www.renaud-bray.com

Venez rencontrer Catherine PRELJOCAJ  
Dédicé «aux âmes sensibles», ce récit d'une guérison raconte aussi le parcours qui a conduit l'auteur sur les traces de ses ancêtres, de sa famille, une quête de son identité profonde qui lui a finalement permis des retrouvailles avec elle-même.  
Le samedi 28 septembre de 14 h à 15 h 30  
Succursale Champigny  
4380, rue St-Denis ☎ (514) 844-2587

Jean Marcel  
Lettres du Siam  
Du Pays des Hommes libres, une invitation à découvrir la culture thaïlandaise  
112 p. • 16,95 \$  
L'HEXAGONE  
www.edhexagone.com

Félicitations à Renée Blanchet  
dont le roman *Les Montréalistes* (Varia, 2001) vient de se mériter le prix Percy-W.-Foy de la Société historique de Montréal.  
Renée Blanchet, qui a déjà publié notamment *Marguerite Pasquier, fille du Roy* (Varia, 1999) et *La Chouyenne. Récits de 1837-1838* (Varia, 2000), fera bientôt paraître chez Varia *Les Filles de la Grande-Anse. Récits de la Conquête*.  
L'œuvre de Renée Blanchet comprend également diverses contributions à des travaux d'édition critique de documents historiques : *Rosalie Papineau-Dessaulles. Correspondance, 1805-1854* (Varia, 2001), *Lactance Papineau. Journal d'un étudiant en médecine à Paris* (en préparation) et *Louis-Joseph Papineau. Lettres à ses enfants* (en préparation).  
Le prix Percy-W.-Foy souligne la valeur exceptionnelle des ouvrages de Renée Blanchet.  
C.P. 35040, CSP Fleury  
Montréal (QC) H2C3K4  
Tél. : (514) 389-8448  
Télex : (514) 389-0128

Des livres pour savoir Éditions Nota bene  
Les études littéraires en tête d'affiche  
André ANCRENAT  
De mémoire de Rimbaud... et la mémoire archaïque dans l'œuvre d'Anne Hébert  
315 p. 24,95 \$  
Luk BONENFANT  
Les avatars romantiques du genre. Transfert générique dans l'œuvre d'Aloysius Bertrand  
342 p. 24,95 \$  
Jacques BEAUDRY  
Cesare Pavese. L'homme final  
145 p. 17,95 \$  
Nathalie PRUD'HOMME  
Bignoni en libanais  
176 p. 20,95 \$  
A. GIBEN et R. AUDET (dir.)  
Frontières de la fiction  
436 p. 25,95 \$  
H. GAUDREAU et F. OUELLET  
100 ROMANS FRANÇAIS QU'IL FAUT LIRE  
Bélis Gaudreau et François Ouellet  
100 romans français qu'il faut lire  
315 p. 13,95 \$

## LIVRES

## Un roseau pensant

Marie-Andrée Lamontagne  
Le Devoir

L'Occident aime à se définir comme un individu à part entière, autonome, pourvu d'une conscience critique qui aurait trouvé à s'incarner de manière exemplaire dans la démocratie et ses institutions. Son regard se porte-t-il au-delà de ses frontières culturelles, vers le lointain Proche-Orient, qu'il imagine grouillant de foules fanatisées, ou, au contraire, vers ce qu'il croit être les foules policées de l'Extrême-Orient? Il est aussitôt conforté dans une bonne opinion de lui-même en tant que sujet pensant et libre.

C'est oublier à quel point la vie en société, même occidentale, tisse un réseau d'allégeances entre les individus: familles, nations, communautés, groupes sociaux, faunes culturelles, générations, tous clans ou groupuscules qui définissent, quoi qu'on en dise, le cours d'une existence. Sans cesse recomposées par l'histoire, ces constellations auraient été particulièrement bouleversées, ces dernières décennies, par la mainmise technologique sur presque tous les aspects de la vie, le grand brassage culturel de l'immigration, l'accélération de l'histoire ou encore sa fin, au choix. C'est sur ce fond de brouillage de repères et de codes que s'est constitué le groupe de recherche universitaire Le soi et l'autre, dont les Éditions Trait d'union comptent publier les travaux dans la collection éponyme codirigée par les professeurs Marc Angenot (McGill), Simon Harel (UQAM), Pierre Ouellet (UQAM) et Laurier Turgeon (Laval). Un premier titre vient de paraître: *Politique de la parole. Singularité et communauté*. Sa lecture, quoique exigeante, se révèle fort intéressante.

Sous la direction de Pierre Ouellet, l'ouvrage réunit quinze contributions qui traduisent, dans la lettre même de leur réflexion, la «position extrêmement fluide», dorénavant, comme l'écrit celui-ci dans son introduction, du sujet qui parle et pense par rapport à l'autre, qu'il se situe en face ou à côté de cet autre.

On n'ose écrire «avec», tant la no-

tion de communauté est devenue suspecte, du moins chez certaines catégories d'individus (de nouveau, le groupe!), penseurs, créateurs, artistes, soucieux de se garder de tout enrôlement, d'ordre politique, mais esthétique tout aussi bien. Cette salutaire méfiance est peut-être la réponse apportée, après coup, à l'idée de communauté esthétique telle que les régimes totalitaires ont pu la concevoir sur le mode fusionnel, mais on sait que l'art engagé qui s'employa à la combattre engendra un autre type de communauté, tout aussi coercitive, au nom de laquelle un poète comme Mandelstam put être assigné à résidence, aux marges du pays, c'est-à-dire de la communauté, pour avoir écrit un quatrain satirique sur Staline et en avoir fait la lecture imprudente à quelques amis, dans un cadre privé.

Malgré l'héritage historique qui en augmente la difficulté, faut-il cesser de «penser la dimension politique de la communauté esthétique», comme le formule Jean-Philippe Uzel? Cette dernière, explique-t-il de manière limpide, trouve son ori-

gine non pas dans le fascisme, mais dans le mode de fonctionnement des beaux-arts au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui vit apparaître un animal jusqu'alors inconnu, au jugement désormais légitime: le public.

C'est lui — bonnes gens, bourgeois, commerçants — qui se bouscule aux portes du Salon carré du Louvre, alors un événement artistique considérable. Et pour qualifier le goût nouveau imposé par ce public et qui va à l'encontre de la tradition humaniste des commanditaires habituels, la toute-puissante Raison est invoquée.

Par quel recul ou démission du jugement critique cette faculté est-elle refusée aujourd'hui à un public que l'on veut croire dérivé par un laminage technologique sans précédent? S'interrogeant sur les communautés techno-culturelles, Michaël Lachance ne laisse pas d'être inquiet: «Avons-nous encore le choix? Nous sommes sous l'emprise d'une cinétique irrépressible, nous laissons l'expérience se transformer en existence inauthentique [...]», déplore-t-il, tout en posant les termes d'une résistance

à la «mobilisation médiatique», l'épithète renvoyant, faut-il le préciser, à l'ensemble de la quincaillerie médiatique et non pas aux seuls médias d'information. À l'excitation consommatrice permanente, explique Michaël Lachance, la résistance consiste notamment à opposer la lenteur, voire l'immobilité, capables d'accueil et de protection. Toutes les machines et les mondes virtuels auront beau faire, il faut donc en conclure qu'il est encore possible, pour un individu, par de subtils jeux d'échanges et de mises à distance alternées, de mener une existence authentique. La volonté dictera ici les choix. Même en faisant la part rhétorique de la question posée par Michaël Lachance, on s'étonnera, malgré tout, qu'une pensée, a priori prévenue et mieux armée que la moyenne des gens contre les dérives technologiques et leur potentiel annihilateur, puisse céder aussi facilement au pessimisme et à la fascination/répulsion que semble lui inspirer son objet d'étude.

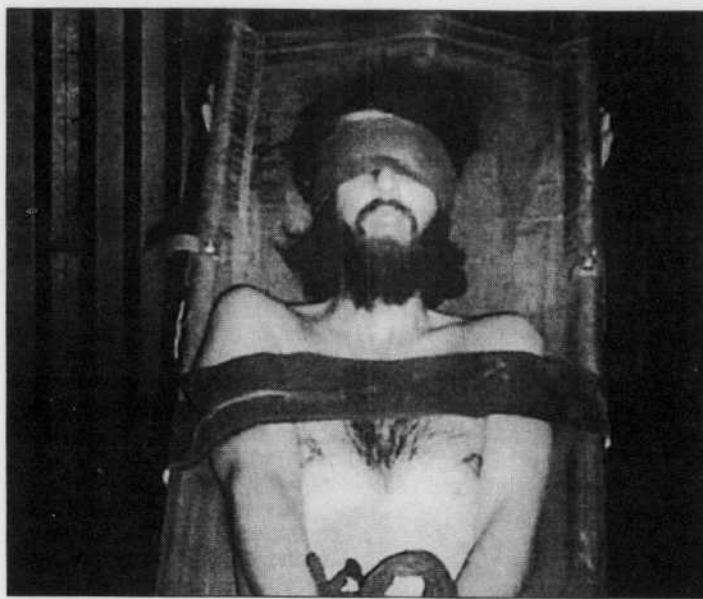
Armé, outillé, prévenu, le jeune Américain John Walker Lindh, retrouvé, hirsute, dans les grottes de l'Afghanistan et qui croupit, depuis lors, avec d'autres talibans sur une base militaire américaine, n'était rien de tel, s'il faut en croire une opinion publique prompte à voir en lui un esprit égaré, une sorte de rat à anéantir, diront les plus virulents. Dans ce déni du choix qu'aurait pu faire le jeune homme, Catherine Mavrikakis voit surtout le refus de l'Occident de concevoir pour l'Islam des fils, d'accorder à cette civilisation le droit à une descendance, ici ravalée au rang de mauvaise influence à combattre. En esquissant un parallèle avec la phrase historique prononcée par John F. Kennedy à Berlin, en 1963 («Ich bin ein Berliner»), et le «Nous sommes tous Américains» du journal *Le Monde*, repris à l'envi, au lendemain des attentats du 11 septembre, Catherine Mavrikakis montre ce qui sépare les deux énoncés et dans quelle mesure le second, paradoxalement, nie le sujet qu'invitait à redéfinir le premier.

La bonne Allemagne

L'essayiste Robert Dôle, né à Washington et établi au Québec



CARREFOURS



REUTERS

Le taliban américain John Walker Lindh croupit depuis plusieurs mois avec d'autres talibans sur la base militaire américaine de Guantanamo, à Cuba.

depuis 25 ans, a dû très tôt s'affirmer en tant que sujet dans un milieu homogène et plutôt conventionnel. Dans *Mon Allemagne*, qui paraît chez Leméac éditeur, dans la collection «Ici/Tailleurs», celui-ci raconte les liens identitaires privilégiés qu'il entretient avec ce pays au lourd passé, à travers l'apprentissage de la langue au premier chef, mais aussi par la pensée du théologien Paul Tillich qui fut son maître.

Plaisamment mené, le récit est loin d'être dépourvu d'intérêt. Il permet de mieux connaître cet Américain singulier, polyglotte, croyant, bisexuel, schizophrène, toutes facettes d'une identité mises en avant par le principal intéressé, au cours de son récit. Mais fallait-il gâcher ce dernier par quelques déclarations à l'emporte-pièce, qui appellent aussitôt la nuance et que la vivacité du style n'excuse pas? «Un intellectuel moderne ne peut lire l'Évangile sans se demander si Jésus était un schizophrène»; «il est évident que depuis cinquante-trois ans le peuple le plus opprimé de la terre est le peuple palestinien»; «le manque de contact entre l'Église catholique et le monde moderne condamne cette religion aux ou-

blettes»; «le discours de Jésus dans Matthieu XXIV est évidemment un délire paranoïaque. Aucune autre interprétation n'est possible» (et la lecture eschatologique, alors?).

«Mon enfance a été détruite par les crimes nazis», déclare d'emblée l'auteur qui explique, pour une part, sa schizophrénie par la perte de l'innocence éprouvée par un petit garçon confronté trop tôt aux terribles images de la libération des camps. Mais que pèse cette perte à côté de la tragédie d'enfants juifs envolés en fumée? Le mouvement de soi vers l'autre ne peut ignorer cette question.

POLITIQUE  
DE LA PAROLE

SINGULARITÉ ET COMMUNAUTÉ  
Sous la direction  
de Pierre Ouellet  
Éditions Trait d'union,  
coll. «Le soi et l'autre»  
Montréal, 2002, 280 pages

MON ALLEMAGNE

Robert Dôle  
Leméac éditeur,  
coll. «Ici/Tailleurs»  
Montréal, 2002, 116 pages



ÉDITIONS TRAIT D'UNION  
des essais qui dénoncent:



TOUJOURS GRAND BEST-SELLER !

La Filière canadienne

un ouvrage de référence  
à nouveau disponible

www.traitdunion.net

PUL-IQRC

L'AFRIQUE NOIRE

FACE À SA LABORIEUSE

APPROPRIATION DE L'UNIVERSITÉ



Les cas du Sénégal  
et du Cameroun  
Préface de Jean-Marc Éla

Félix-Marie Affa'a  
Thérèse Des Lierres

Coédition L'Harmattan • 2-7637-7889-5 • 334 pages • 30 \$

Au-delà des dysfonctionnements qui font qualifier l'université africaine obstacle au développement et à la réduction de la pauvreté, comment repenser l'appropriation de cette institution par les sociétés africaines ?



Pour de plus amples informations  
Les Éditions PUL-IQRC  
Tel. (418) 656-7331 • Telec. (418) 656-3305  
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca  
www.ulaval.ca/pul

SUZANNE HARNOIS  
**LE CHALET MALÉFIQUE**  
SUZANNE HARNOIS  
ROMAN

Suzanne Harnois propose ici un récit à la fois merveilleusement ironique et sereinement humain, qui touchera les trop nombreux Québécois ayant un jour succombé aux charmes trompeurs de la cabane en bois rond. Les lecteurs reconnaîtront dans ces péripéties le reflet de leurs propres expériences désastreuses, et se vengeront en riant du malheur des autres...

2002, 112 p., 14,95 \$ [ISBN 2-922245-70-5]

LES ÉDITIONS VARIA  
Distribution: Prlogue  
www.varia.com  
info@varia.com

SODEC  
C.P. 35040, C.S.P. Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4 • Tél.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128  
D'autres nouveautés intéressantes vous attendent chez votre libraire.

Romanichels  
XYZ éditeur

Qui, un jour, n'a pas succombé à l'enchantement d'une belle voix?  
**Esther Croft**  
De belles paroles  
176 p. • 20 \$

Esther Croft  
De belles paroles

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537  
Courriel: xyzed@mlink.net

Henri Lamoureux

L'affrontement  
Les meilleurs d'entre nous

Deux romans généreux, deux œuvres significatives de notre littérature

romans • 256 p. et 224 p. • 12,95 \$

LE GRAND PUL-IQRC LITTÉRATURE  
**TYPO II**  
www.edtypo.com

## LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Visa le noir, rata le blanc



Robert Chartrand

Ce deuxième roman de Philippe Poloni aurait tout aussi bien pu s'intituler *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*, ou encore *Quelques personnages en quête d'identité*, puisque les ombres de Thomas de Quincey et de Pirandello, parmi d'autres, planent sur le destin de son personnage principal. Poloni a plutôt choisi ici un titre-écran, à la limite de l'insignifiance, dirait-on: il ne sera fait allusion à ces truites à la tomate qu'une fois, très tard dans le récit. C'est le seul plat que peut supporter l'estomac fragile d'une vieille dame, qui n'est d'ailleurs qu'un personnage secondaire. Mais peut-être s'agit-il précisément de cela, dans ce livre: de dire l'essentiel en empruntant de nombreux détours par ce qui paraît accessoire, en laissant le lecteur se dépatouiller tout seul.

Comme dans *Olivo Oliva* (Lancôt, 1997), l'histoire se déroule à la manière d'un feuilleton, découpé en courts chapitres aux titres tapageurs — si la chose était possible, on les verrait clignoter —, où c'est le plus souvent l'imprévisible qui se produit.

On se croirait, au début, dans une version des *Maîtres anciens* de Thomas Bernhard, en plus léger. Un gardien du Musée d'art moderne de New York, John di Homogrosso — il porte son nom comme un étendard —, est en effet un individu mal dégrossi qui se fiche bien des chefs-d'œuvre dont il a la garde. Il a cependant sa sensibilité, qui se manifeste sous forme de facéties: il photographie les touristes japonais qui lui en font la demande en faisant exprès de les cadrer de telle sorte qu'on ne voie pas leur tête. Il ne peut pas supporter, dit-il, leur regard sur lui, qu'il ressent comme un viol, une usurpation d'identité.

Cela n'a l'air de rien, et di Homogrosso va disparaître du récit, pour ne revenir qu'à la fin, porteur, pauvre de lui, de certaines des clés du livre. Entre-

temps, ce sont les habitués du milieu de l'art qui tiendront le haut du pavé: le conservateur du musée et, surtout, un visiteur singulier, assidu, cousin lointain du Reger de Bernhard.

Cosmo Maffia est un artiste-peintre dont la carrière stagne, qui vient contempler une unique toile, obsédante: ce ne sera pas *L'Homme à la barbe blanche* du Tintoret, mais le tout aussi célèbre *Carré blanc sur fond blanc* du peintre russe Kasimir Malevitch, sorte d'œuvre-limite, peinte vers la fin de la Première Guerre mondiale. Il n'est pas sûr que Malevitch abandonna la pratique de son art pour devenir professeur et théoricien parce qu'il estimait n'avoir plus rien à peindre de neuf. Ce qui est assuré, ici, c'est que cette toile, réalisée quelque trois quarts de siècle plus tôt, c'est précisément celle à laquelle Cosmo Maffia tendait, l'œuvre ultime dont il s'estime usurpé et qui le paralyse. Que reste-t-il à cet artiste médiocre, qui se dit assassiné dans sa créativité, si ce n'est de devenir un tricheur ou un copiste? Cosmo Maffia, ce mafioso inconscient de l'art, va tout de même devenir un artiste coté grâce à un galeriste habi-

le. On suivra son ascension — due à une heureuse conjonction du hasard, de l'appât du gain et du marketing —, puis sa décadence, alors qu'il se consacre à une autre forme d'art, l'assassinat, en faisant tandem avec une artiste-peintre qui se meurt d'un cancer.

C'est ainsi, au fil d'épisodes inattendus, qu'on se perd dans ce roman. Cosmo Maffia — allez savoir pourquoi — décidera froidement de devenir alcoolique, puis de se convertir en dramaturge. On pourra d'ailleurs lire au long sa pièce, très pirandellienne, qui explore plus ou moins adroitement la frontière ténue — à vrai dire impossible à situer — entre fiction et réalité. L'œuvre fera scandale, et aura donc un succès, dû comme il se doit à un malentendu.

Il y a dans ce roman des épisodes amusants, comme la relation de la passion du vin, italien de préférence, que cultive le personnage principal, pour cause de ressentiment footballistique: il ne pardonne pas à l'équipe de France d'avoir battu celle d'Italie lors du Mondial de 2000. Et il boit du bon vin, si on en croit l'inventaire des crus qu'il écluse, recensé amoureux, avec ce mélange de sensualité et de fantaisie où défilent saveurs, parfums et textures, décrits avec cet art de la titillation qu'on retrouve chez les meilleurs œnologues.

Mais on s'égaré souvent dans ce qui semble être un propos confus sur la création artistique, vue ici par le petit bout de la lorgnette, et sur l'art en général, qui ne serait qu'un marché aussi trompeur et fluctuant que celui de la Bourse.

L'artiste désarçonné a beau se transformer en assassin d'occasion, on a peine à le suivre dans cet art nouveau. De même qu'on consentira difficilement à cette dialectique du vide et du plein, du trop et du pas assez, du manque et de l'excès, illustrée plutôt lourdement à propos des seins des femmes comme de la culture.

On croisera également dans ce roman touffu un Marine États-Unien qui a failli mourir lorsqu'il combattait au Vietnam. Enlisé, momifié depuis, il s'appelle John Kennedy — tiens donc! On nous assure qu'il ne s'agit pas du président des États-Unis, ci-devant devenu homme à tout faire dans une résidence luxueuse des Adirondacks.

Le premier roman de Poloni, *Olivo Oliva*, justement titré, parlait d'exil, d'appartenance trahie et retrouvée. C'était une fable capricieuse, joyeusement rendue, sur la question de l'identité et des origines, sur une italianité parfois caricaturale, revendiquée et tout à la fois moquée. On était racontés l'exil d'un artiste de même que ses rapports ambigus à son œuvre, au milieu de l'art. Le lecteur était invité à s'y perdre, dans un labyrinthe qui se révélait au bout du compte très habilement aménagé. Poloni, qui est lui-même vidéaste et peintre, revient ici sur ses propres pas, ce qu'on ne saurait lui reprocher. Mais le désordre de son récit vire, cette fois, au fouillis. Ou, pour reprendre les mots de Malevitch, il a eu du mal à troquer son «*pinceau ébouriffé*» pour la «*plume acérée*» de l'écrivain.

Il y a, pris isolément, des épisodes très réussis dans ce roman. C'est l'organisation d'ensemble — la structure, si on veut — qui fait défaut.

Olivo Oliva, le peintre assassin du précédent roman de Poloni, était obsédé par le noir. Cosmo Maffia, son successeur, bute, lui, sur le blanc.

robert.chartrand5@sympatico.ca

## DES TRUITES À LA TOMATE

Philippe Poloni  
Québec Amérique  
Montréal, 2002, 300 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Le labyrinthe des familles

ISABELLE DAUNAIS

En 1984, l'écrivain italien Italo Calvino est invité par l'université Harvard à prononcer une série de six conférences, sur un sujet littéraire de son choix, dans le cadre des prestigieuses Charles Eliot Norton Poetry Lectures. Calvino meurt cependant peu de temps avant son départ pour les États-Unis; il avait alors rédigé cinq des six conférences, qu'il avait finalement choisi de faire porter sur «*quelques valeurs ou qualités ou spécificités littéraires*» dont il comptait qu'elles seraient l'avenir même de la littérature: la légèreté, la rapidité, l'exactitude, la visibilité, la multiplicité. La «*consistance*» devait clore la série.

Publiées sous le titre *Leçons américaines - Aide-mémoire pour le prochain millénaire* (Gallimard, «*Folio*», 1992), ces conférences constituent le point de départ du roman de Jean-François Chassay, *L'Angle mort*, en une forme d'hommage implicite qui tient aussi du «*cahier des charges*» cher à Georges Perec (dont Chassay, professeur de

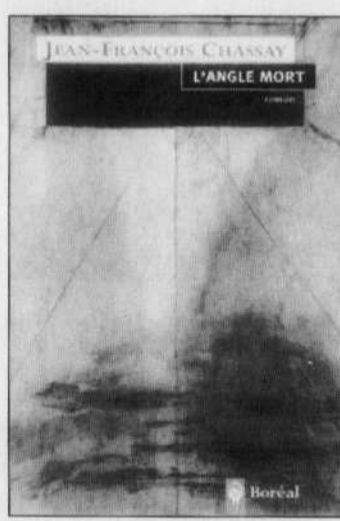
littérature à l'UQAM, est un spécialiste reconnu). C'est en effet à partir de ces valeurs — ou qualités, ou spécificités — transformées en canevas que Chassay raconte l'histoire de ses personnages, un frère et une sœur ainsi qu'un troisième protagoniste dont l'identité se révélera peu à peu, narrateurs à tour de rôle d'un récit familial dont on comprend d'entrée de jeu qu'il contient quelque secret et court vers quelque dévoilement. L'histoire emprunte le parcours brisé d'un labyrinthe à travers souvenirs et confessions, chacun des personnages égrenant au passage ses commentaires syncopés sur les idées du temps.

Toutefois, ni le jeu de déchiffrement que l'intrigue vient à installer ni cette série de commentaires en surimpression ne comptent ici pour l'essentiel. L'intérêt du livre repose sur une idée plus générale et plus troublante, soit celle même de son titre, l'«*angle mort*», cet espace bien connu des automobilistes, qui échappe au champ visuel et absorbe, comme dans un éther, toute présence au monde: «*Scène*

magique. Une tonne ou deux de matières passent à côté de soi et soudain s'évaporent. Cela va si vite. Même quand la voiture avance lentement, elle va vite, toujours trop vite. On la voit dans le rétroviseur, puis elle s'évapore et toute la réalité devient évanescence. Puis la voilà à nouveau. C'est possible, mais néanmoins inimaginable.» Or les angles morts sont partout présents dans nos vies et nos usages. Ceux des conversations téléphoniques, dont les témoins n'entendent jamais qu'une moitié, occupent ici une place emblématique, de même que les énigmes de la statistique ou les raisonnements par l'absurde, qui nous rappellent qu'à toute réflexion il manque toujours un lien, une donnée, un aspect (encore là, nous ne sommes pas très loin de Perec, dont le roman *La Vie, mode d'emploi*, qui suit la vie des occupants d'un immeuble, a pour point de fuite la case vide d'un appartement manquant).

## La mémoire

Parmi les angles morts les plus puissants, il faut compter ceux de la mémoire. Aux côtés des trois protagonistes — qui, à l'occasion d'un anniversaire, remontent le fil de leur vie — s'agit le souvenir des disparus, tous morts trop tôt, éclipsés pour toujours, sauf pour les images lancinantes qu'en gardent les survivants, étonnés d'être là et de poursuivre leur course sans eux, ne trouvant à se rassurer de leur



propre présence au monde que par un «*renversement*» de l'angle mort: «*J'ai déjà eu 8 ans, 15 ans, 22 ans. J'aurai peut-être un jour 37, 46, 77, 99 ans. Dans tous les cas de figure, il s'agit de quelqu'un d'autre. Je ne suis moi que du lieu où je parle, actuellement [...]*» Faible recours, puisque les espaces de l'évaporation ou de la suspension ne cessent de se multiplier, jusqu'à peupler toujours un peu plus les vies et les consciences, à l'instar de cet immense gratte-ciel, imaginé par un des personnages, qui ne contiendrait plus que des puits d'ascenseurs tellement seraient nombreux les individus devant s'y déplacer.

Il ne faut toutefois pas se fier à ce

genre de détours; parmi tous les trous d'oubli, le plus anodin et le plus familier se révèle aussi le plus terrible, soit l'aveuglement ordinaire aux êtres et aux choses entraînant les pertes les plus invraisemblables. Il serait facile de s'en désoler, de voir dans ces ratages autant de drames de la «*communication*», comme celui qui empêche toute une famille de voir derrière une froideur apparente l'intermittent chagrin d'un enfant à la mort de son cousin. Mais ce serait oublier que malgré les accidents qu'ils peuvent engendrer, les angles morts sont aussi les espaces précieux du secret, du quant-à-soi, de la réserve, en un mot de la pudeur. C'est parce qu'ils évitent le piège des révélations à tout prix et des confessions qui soulagent (entre eux du moins, et même pour le lecteur, qui ne saura jamais tout) que les personnages se sauvent ici de ce qui les rendrait prévisibles. De tous les commentaires sur les idées du temps, cet éloge de la disparition est, de loin, le plus heureux. Et l'on ne peut s'empêcher de rêver que dans la «*consistance*», cette partie à jamais occulte de l'aide-mémoire légué par Calvino, serait contenu tout ce que manquent la légèreté, la rapidité, l'exactitude, la multiplicité et la visibilité.

## L'ANGLE MORT

Jean-François Chassay  
Éditions du Boréal  
Montréal, 2002, 333 pages

ROMAN

## Rites de passage

CATHERINE MORENCY

Certains se souviendront de *Première expédition chez les sauvages*, le tome initial d'une saga entreprise par André Paquet il y a maintenant deux ans. Ce dernier lui donnait récemment une suite, faisant paraître chez Triptyque *Parcours d'un combattant*.

Sautant à pieds joints dans la tradition du roman d'initiation, André Paquet poursuit ici son exploration de la psyché juvénile, à m o r c e e dans le roman précédent, alors que son protagoniste n'était encore qu'un jeune imberbe à peine sorti des jupes de sa mère. Dans *Parcours...*, nous retrouvons un Frédéric sculpté par les premiers grands défis que rencontre un jeune Québécois farouche et combattif dans les années 1930. L'évasion d'une vie quotidienne de collègue aux airs d'inconvénient, les premiers balbutiements du cœur et du corps en émoi, le tout mis en forme par une quête d'autonomie et de liberté bien caractéristique à ce genre de roman.

Répondant visiblement aux ouvrages fondateurs de la tradition du roman d'apprentissage au Québec, celui de Paquet se démarque par son traitement quasi folklorique et pour le moins fidèle à un registre qui fascina les auteurs du siècle dernier. Dans le sillage des Françoise Loranger et Gabrielle Roy, il reprend, à quelques variables près, le schéma de la découverte par la confrontation et le questionnement, itinéraire tracé jadis par des œuvres comme *Mathieu* et *Alexandre Chenevert*.

C'est justement cette adhésion indéfectible à un genre séculaire qui rend ce *Parcours d'un combattant* si singulier. À l'heure où le roman urbain et le roman psychologique règnent en maîtres — confinait toute entreprise littéraire qui s'en écarte au rang de projet marginal —, la saga de Paquet a ce qu'il faut pour se distinguer de la masse. Sobre, parfois prévisible, ce second tome garde le rythme et a ménagé ce qu'il faut de rebondissements pour maintenir l'attention d'un lecteur a priori séduit par le sujet.

Une lecture tout indiquée pour ceux qui croient que l'histoire littéraire n'a pas épuisé les rituels de l'apprentissage et de l'entrée dans une modernité qui, sur le plan social, ne prendra son sens au Québec qu'après la Seconde Guerre mondiale. Un retour en arrière qui n'exclut pas, chez Paquet, une avancée indépendante dans l'univers de la prose.

PARCOURS  
D'UN COMBATTANT  
André Paquet  
Les Éditions Triptyque  
Montréal, 2002, 180 pages

ENTRÉE LIBRE

## Colloque international

### Le dire de l'hospitalité

• Rhétorique de l'hospitalité  
• Figures de l'hôte et de l'étranger  
• Théâtre de l'hospitalité  
• Langues et langages de l'Autre/l'hôte  
• Table ronde : « Les codes de l'hospitalité dans les sociétés multiculturelles »

Université de Montréal  
27 septembre, 8 h 30  
M-415, Pavillon principal  
et 28 septembre, 9 h  
B-4270, 3200 Jean-Brillant

Informations :  
(514) 343-6213

En collaboration avec l'Université Concordia et l'Université de Clermont-Ferrand

Dans le cadre de ce colloque  
**Remise du Prix de l'essai Spirale 2002**

Finalistes

- Michel Biron, pour *L'absence du maître* (PUM)
- Naïm Kattan, pour *L'écrivain migrant* (Hurtubise HMH)
- Claude Lévesque, pour *Par-delà le masculin et le féminin* (Aubier)
- Alaim Médam, pour *La tentation de l'œuvre* (Liber)
- Élisabeth Nardout-Lafarge, pour *Réjean Ducharme. Une poétique du débris* (Fides)

# Spirale

Lancement du numéro de septembre-octobre

Dossier : « *Théâtre sans mur* »

Librairie Olivieri  
5219, Côte-des-Neiges  
27 septembre, 18 h  
Informations : (514) 934-5651

Cordiale invitation

# PUL-IQRC

## Les Nations québécoises dans L'Action nationale

De la décolonisation à la mondialisation

Catherine Bouchard

2-7637-7847-X • 225 pages • 18 \$

Au Québec, le projet souverainiste est un enjeu endémique; des générations d'intellectuels se sont engagés dans le débat sur la nation, l'ont réinterprété et reformulé en lien avec les bouleversements sociaux et politiques qui ont marqué chaque époque.

Pour de plus amples informations  
Les Éditions PUL-IQRC  
Tél. (418) 656-7381 • Téléc. (418) 656-3305  
Dominique Gingras • pul.ulaval.ca  
www.ulaval.ca/pul

Olivieri  
librairie • bistro

UN BISTRO

DES DIZAINES D'ÉVÉNEMENTS

DES MILLIERS DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
Tél. : 514-739-3639  
Fax : 514-739-3630  
service@librairieolivieri.com

## LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Une simple histoire de vie

GUYLAINE MASSOUTRE

« Comme le narrateur, j'ai picolé pendant vingt ans et j'ai arrêté d'un seul coup », confiait en entretien, il y a deux ans, le romancier Eric Holder, qui venait de publier *La Correspondante*. Le roman, une histoire d'attraction entre un romancier bien installé et une lectrice inconnue, sa correspondante, allait connaître un grand succès. Holder initiait une écriture à la première personne, conduite par un narrateur qui portait son nom.

Qu'en est-il, deux ans plus tard, de ce « je » engagé dans une nouvelle réalité? Il faut lire *Hongroise* pour suivre la piste de cette narration authentifiée au « je ». Vieille recette ou savoir-faire efficace? Cette oreille d'Eric, à l'écoute d'un récit de vie, se prête au jeu du témoignage. « Je », pour « je suis écrivain ». « Je » et « tu », cet autre « je », qui devient un second narrateur, dans *Hongroise*, brouillant à l'occasion le passage de la parole entre deux sujets, qui coexistent mais qui parlent tout seuls.

Est-ce le roman français qui a du mal avec la réalité ou certains romanciers qui ont besoin de s'appuyer sur le vraisemblable? Ou bien est-ce le mal de l'époque qui fait s'entrechoquer les ego isolés? Réponse dans *Hongroise*. Elle pourrait avoir déjà été donnée dans les ouvrages précédents de Holder: la réalité est en fuite, et l'écriture lui court après.

## Affaissement

Parfois, il y a plus que la littérature qui prend l'eau. Il arrive que des vies complètes fuient, et les plus beaux projets peuvent couler à pic à cause d'une toute petite brèche.

Ainsi en est-il de Claude, qui s'est confié à Eric. Médecin, marié, père de famille, voilà que Claude, à cause d'une simple visite professionnelle dans une maison bourgeoise de Bordeaux, va tranquillement faire basculer sa vie dans le néant. Sans avoir l'air de rien décider.

L'affaire n'est pas banale sous ses apparences communes, et Holder la tient toujours crédible dans son récit. La maison des mystères a appartenu à des émigrés hongrois qui, dans la bonne société bourgeoise de Bordeaux, qu'il ne peint pas mais qu'on devine très conservatrice et endormie, sont non seulement tenus à l'écart mais diabolisés. Pour un être imaginaire, comme un enfant, le pôle interdit crée des rêves. Si bien que lorsque l'occasion se présente, Claude, adulte un peu attardé dans l'enfance, se précipite chez les Hongrois et passe leur porte, comme on franchit un interdit. Avec délectation.

Pour les Hongrois qui y vivent, l'affaire est dans le sac. Le piège se referme tout seul, en douceur, avec doigté. Le charme de deux femmes joue à fond, et la personnalité forte de leur père, le dignitaire des lieux, mêle à la situation bordelaise les mystères de sa vie d'Européen de l'Est. Pour Claude, la proie facile, une ignorance crasse lui tient lieu de terrain d'aventure sur lequel il navigue à vue, dans le brouillard, parfaitement confiant et heureux.

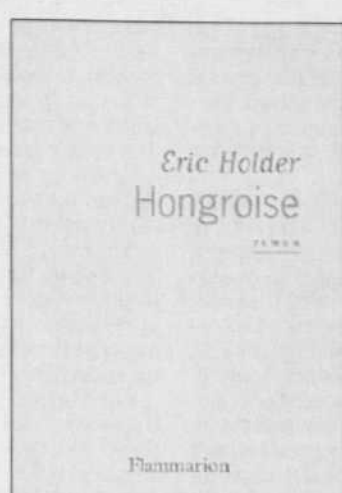
Qui résisterait au rêve paresseux de la sieste? « Dans l'après-midi, vers trois heures, il se créait une sorte de vide, une béance dans le cours des choses qui, si vous vous y engouffriez, vous tirait vers un sommeil d'ancêtre, le volume chu à terre, les bras ballants pardessus les accoudoirs, et procurant le même sentiment d'abandon que des rames restées fixées à leurs bosses de nage. » C'est convaincant. Le narrateur confie même ses lectures parentes: Maryline Desbiolles, *La Seiche*.

## Dans l'enclave étrangère

Cette histoire interculturelle, campée avec naïveté, ne manque pas de charme. À un premier niveau, du côté du personnage de Claude, le mystère de la pension Esterhazy rappelle ces nouvelles russes où un jeune homme un peu perdu découvre à ses dépens la manipulation d'une femme plus âgée qui loge dans le même immeuble que lui. Ce qu'on ne comprend pas dans le roman d'initiation prend un air soufflé, situation romantique par excellence qui convient bien à la mentalité provinciale que décrit Holder.

À un second niveau, celui du narrateur Eric, la confusion sur le mystère d'une vie demeure, et c'est peut-être dommage car la situation dramatique est bien choisie. Eric constate, impuissant, la chute de son ami, un ami pas assez aimé pour avoir été compris mais assez complice, comme dans les rencontres de bar, pour avoir parlé.

Eric, donc, n'a jamais penché vers l'ironie, vers la conscience critique, tout absorbé lui-même par les frimas de la campagne et par les conventions de la vie de



## Un art flou

La logique romanesque fait alors son œuvre. Le roi nu se pare d'habits neufs. Il y a d'abord les mots. Ainsi, Eric fait le portrait de Claude, saisi justement dans un de ces moments d'abandon: « Pas de candeur, de désespoir, on voudra bien pardonner le néologisme, et, tant qu'à inventer des mots, celui de *déremparement*. » La langue balbutie, cherche la faille, la trouve dans le vocabulaire, la lit sur un visage comme au creux de l'être. Absent de la réalité, du dictionnaire même. Absence de constance. Le vide crée l'appel, l'espoir, le goût de sauter.

Il y a ensuite l'art, qui joue, chez Holder, un rôle actif de fascination. Dans *Hongroise*, les tableaux circulent de main en main, attirant un manège d'yeux connaissant, de regards vides et, au passage, des monceaux de billets de banque. La valeur symbolique des toiles offre des mystères en spirale: tout y échappe à la raison, tant la capitalisation que leur négoce. Ces Hongroises qui trafiquent des toiles ne sont-elles pas échappées de la main du peintre, comme une sorte de prolongement qui, par la magie de l'art, aurait substitué le sujet peint à celui qui le tient?

Le fantasme agit. Autour des toiles, le théâtre de la pension Esterhazy s'agit de manière aveuglante. On ne saura jamais pourquoi Claude se laisse glisser par terre, sinon parce que le jeu le happe en entier. Il est entré dans la toile, par une série de dédoublements qui se résument au verbe « croire ». Et croire, c'est finalement se tromper. Car Holder excelle à peindre des êtres en chaîne qui s'abandonnent les uns aux autres en douceur, avec candeur, mais sans ignorer qu'ils se perdent. La réalité existe, et elle fait mal. « Je » vacille. L'identité, celle qui choisit la transaction et le passage, se dissout. Comme le rêve d'un noyé.

## HONGROISE

Eric Holder  
Flammarion  
Paris, 2002, 199 pages



## Claude Messier

CLAUDE MESSIER  
Confessions  
d'un paquet d'os

L'hymne à la vie  
d'un homme  
d'exception

recueil • 264 p. • 22,95 \$



vlb éditeur

www.edvlb.com

DANS LA POCHE

## Intensités variables

JOHANNE JARRY

Jeanne Benameur  
Les Demeurées



La mère, on la surnomme La Varienne. La petite a aussi entendu ceux du village la nommer « l'Abrutie ». Elles font leur vie ensemble, en marge du monde. Mais maintenant que Luce a l'âge d'aller à l'école, elles vont être séparées. Le premier jour, la mère suit sa fille « comme le font les chiens dont on ne veut pas, de loin ». Pour Luce, apprendre, c'est trahir sa mère; elle refuse alors tout enseignement jusqu'à en tomber malade. Mademoiselle Solange, sa professeure, cherche comment vaincre son obstination. Puis elle comprend qu'elle se trompe, que le savoir n'égalera jamais l'amour que vivent La Varienne et sa fille. Ce constat fait perdre du sens à son travail; elle abandonne son poste, vit en recluse. Pendant ce temps, Luce se passionne pour la broderie. La patronne de La Varienne lui donne un abécédaire. L'enfant brode des lettres, puis des mots, et retrouve en elle, intactes, toutes les leçons de Mademoiselle Solange. Pour lui faire comprendre que ses efforts n'ont pas été perdus, elle brode le nom de son ancienne institutrice sur un mouchoir, cadeau ultime qu'elle lui offre. Qu'est-ce qui passe de soi à l'autre? Le court roman *Les Demeurées* (Folio) de Jeanne Benameur parle du don de soi. Tout ne se calcule pas; ce roman pudique et grave le confirme.

*Loin d'eux* (collection « Double », Minuit), le premier roman de Laurent Mauvignier, retrace l'histoire de Luc, jeune homme qui a quitté sa province pour Paris dans l'espoir d'échapper à l'usine où travaillent son père et son oncle. Mais il faut croire que ce n'est pas encore assez loin pour vivre sa vie, réaliser ses rêves, et nul ne peut prétendre savoir ce qui l'a vraiment conduit au suicide. Ceux qui l'aimaient fouillaient leurs souvenirs, brisent le silence qui les liait à Luc. Le roman polyphonique de Laurent Mauvignier fait entendre leurs voix, comme si chacun était penché au-dessus du gouffre que représente son suicide, hanté et impuissant.

## Nouvelles américaines

L'œuvre de Russell Banks s'interroge sur les moments de rupture,

survenant autour d'une faille (souvent familiale). Comment un homme cesse-t-il d'être le père de sa fille? À quel moment une mère renonce-t-elle à vivre sa vie? Quel geste rendra un homme absolument insupportable aux yeux d'une jeune femme? Les nouvelles du recueil *L'Ange sur le toit* (Babel) sont à l'image d'une histoire que la mère du narrateur lui racontait. « Son histoire était une prière, comme toutes les bonnes histoires, mais elle est restée sans réponse. Celui à qui s'adresse la prière — pas moi, mais un ange sur le toit — n'écoutait pas. » Celles de Banks parlent de mariages et de liens familiaux ratés, de rendez-vous manqués impossibles à rattraper. Ces moments de rupture, Banks les met en scène avec minutie et affection. Ses personnages ne sont pas des saints; ils assument leur part de bêtise. C'est d'ailleurs en partie dans son refus du misérabilisme que l'œuvre de Banks prend sa force. Son recueil se lit d'une traite, mais ce n'est que pour y revenir plus lentement.

Les écrivains du Montana ont la cote chez les Français qui aiment rêver les grands espaces. Moins connu que Jim Harrison ou Thomas McGuane, Rick Bass commence à jouir d'une certaine popularité. Son plus récent livre, *Le ciel, les étoiles, le monde sauvage* (10/18), regroupe trois nouvelles qui se déroulent sur des territoires peu peuplés où la chasse, le forage

RUSSELL BANKS  
L'ANGE SUR LE TOIT



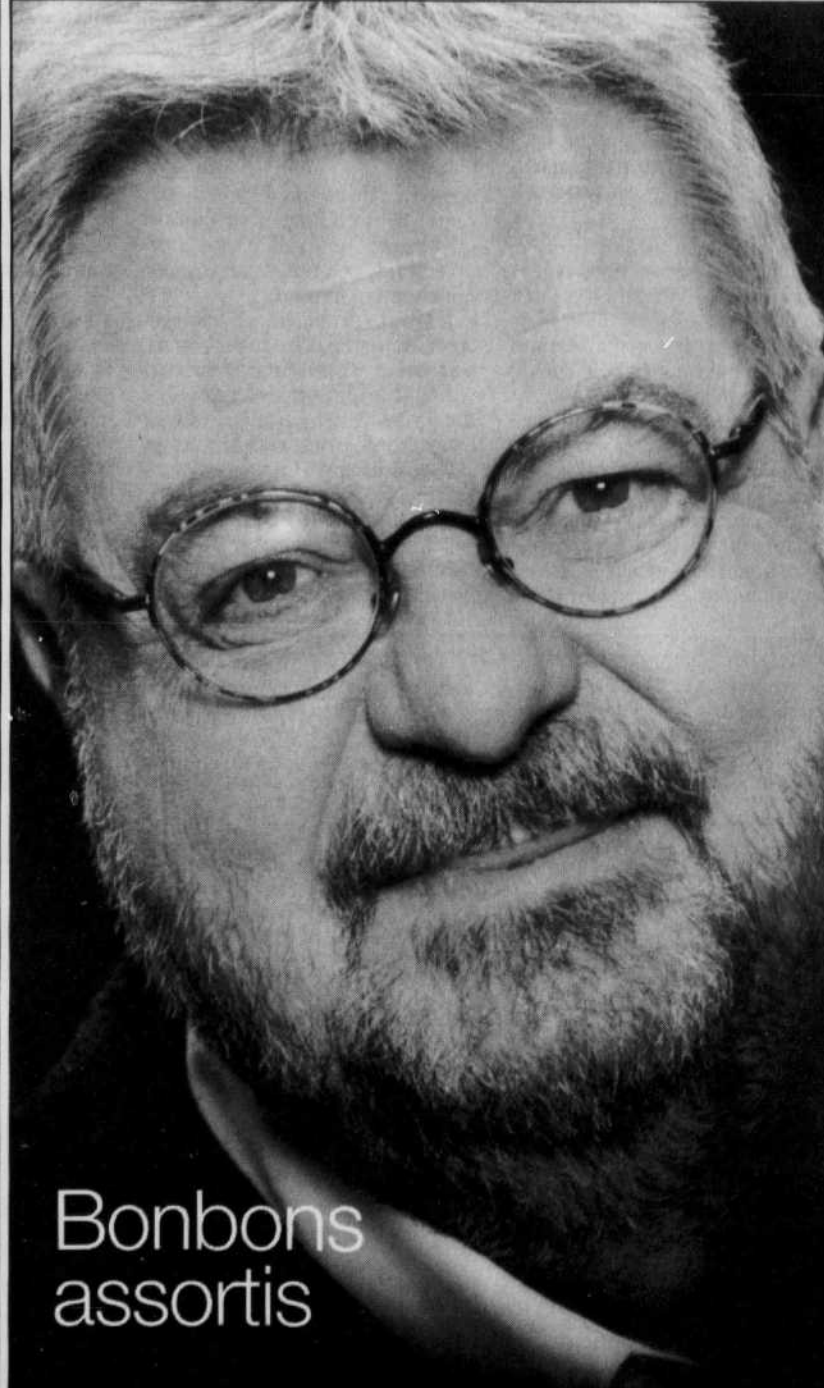
Mordecai Richler  
Rue Saint-Urbain



de puits pétroliers et l'observation de la faune sont ce qui occupe principalement les hommes. Mais si les sujets n'ont rien pour étonner le lecteur américain, l'angle sous lesquels Rick Bass les traite surprend. Par exemple, dans *Les Mythes des ours*, on réalise que le pire ennemi d'un homme et d'une femme qui vivent ensemble en forêt, c'est l'hostilité qu'ils ont l'un à l'endroit de l'autre. Cette animosité les fait se conduire comme des animaux, traquant l'autre comme une bête qu'il faut prendre au piège. Étonnant.

VOIR PAGE F 6: VARIABLES

MICHEL TREMBLAY



## Bonbons assortis

« ... je range Bonbons assortis parmi les œuvres importantes de Michel Tremblay. »

» *Le Canada Français*

« ... le meilleur de Tremblay se retrouve dans ces Bonbons assortis : le dialoguiste hors pair, le portraitiste surdoué, le mémorialiste attentif, et surtout, l'écrivain qui arrive à retrouver le don, propre à l'enfance, de s'emerveiller. »

» Marie-Claude Fortin, *Voir*

« ... sept petits incidents qui deviennent de vraies épopées sous la plume magique du chantre du Plateau. »


» Gerald Leblanc, *La Presse*

« Michel Tremblay a écrit son beau petit livre avec un plaisir évident, un plaisir contagieux. »

» Réginald Martel, *La Presse*

ACTES SUD • LEMÉAC

(514) 524-5558 lemec@lemec.com



## LITTÉRATURE

LE FEUILLETON

## La tragédie de l'oubli



Jean-Pierre Denis

Si le premier roman d'Espido Freire, *Irlanda* (Actes Sud, 1998), a reçu un bon accueil au moment de sa parution en Espagne, son second, *Pêches glacées*, lui a valu en 1999 le prestigieux prix Planeta. C'est un grand honneur pour une jeune femme de 25 ans. Espérons qu'il ne sera pas trop lourd pour elle. En effet, pour reprendre l'image qu'elle nous livre dès la première page, si «l'expulsion de la personne exécutée hors de la communauté, l'oubli de son nom», est le plus sûr moyen de tuer quelqu'un, il en est un autre, beaucoup plus retors, qui consiste à l'introduire trop tôt dans le cercle aveuglant de la gloire médiatique. Passons...

Il est vrai que nous avons là un fort joli roman, bien écrit — quoiqu'un peu labyrinthique —, aux images souvent empreintes de nostalgie, nourries de sentiments troubles et souvent inavouables qui nous conduisent progressivement à partager la confusion des personnages quant au sens à donner à leur vie. On en ressort blessé, confus, un peu somnambule. Avec le sentiment, aussi, d'un échec que rien ne pourra corriger. Il est vrai que l'exergue de Cavafis qu'on trouve au début du roman nous y achemine, aussi sûrement que ce qui va le suivre. «Tu ne trouveras pas de nouveaux pays, / Tu ne découvriras point de nouveaux rivages. / La ville te suivra [...] Où que tu ailles, / Tu débarqueras dans cette même ville. / Il n'existe pour toi ni bateau ni route / Qui puisse te conduire ailleurs. / N'espère rien. Tu as gâché ta vie dans le monde entier, / Tout comme tu l'as gâchée dans ce petit coin de terre.»

Il s'agit donc de l'histoire d'une famille s'étalant sur trois générations, de la guerre civile espagnole à nos jours. Il y a les grands-parents, Esteban et Antonia, leurs trois enfants, Miguel, Carlos et Elsa (surnommée Elsita, qui mourra à l'âge de neuf ans), enfin les petits-

enfants, la Petite Elsa et la Grande Elsa. Au début du roman, la Grande Elsa débarque chez son grand-père Esteban, à Duino, fuyant sa ville, Desrein, parce qu'elle y sent sa vie menacée. On comprendra plus tard qu'il y a erreur sur la personne et que celle qui est réellement menacée est la Petite Elsa. Pour l'instant, cependant, elle l'est réellement.

Desrein a jadis été une ville prospère où tous pouvaient trouver un emploi. On peut supposer, puisque l'auteure ne donne aucune date, qu'il s'agit des années 50 et 60. Puis, en raison d'un nouveau contexte économique, les choses ont radicalement changé. «Peu à peu, tous tombèrent dans la misère: les personnes âgées, les anciens apprentis, les ouvriers non qualifiés, les charpentiers et les ébénistes en surnombre, les tourneurs, les métallos et les maçons [...], les couturières et les tailleurs qui furent remplacés par les machines [...]. Beaucoup se mirent à boire [...].»

Le contexte est important car il explique en grande partie le sort de toute une génération, sacrifiée sur l'autel d'une prospérité dont seuls les parents ont pu, un

moment, profiter. Il explique aussi le désenchantement que vivent les jeunes. «Les héros étaient morts, laissant derrière eux un monde désolé et noir.» Plus encore, il explique la montée de la violence et l'apparition des sectes, dont celle de l'Ordre du Graal, que la Petite Elsa, pour son malheur, expérimentera.

En ces temps de confusion règne une sorte de lâcheté générale, profondément liée au secret et à la peur. On a beau, par exemple, constituer des groupes ou des comités pour aider les victimes des sectes, les autorités ne semblent jamais à la hauteur des attentes des plus faibles, et les bourreaux s'en tirent le plus souvent. Ce qui justifie amplement le climat d'insécurité et d'indécision où sont plongés tous les jeunes de ce roman. Ils ne savent pas qui aimer, ils ne savent pas comment aimer, et leurs désirs restent le plus souvent inavoués — ce que rend très bien l'auteure en mettant en italiques dans certains dialogues ce qui aurait dû être dit... «Prouve-moi que tu m'aimes, tire-moi de là, sois mon héros [...] / Que diable veux-tu que j'aie à faire à Duino? [...] / Je ne compte donc pas dans ta vie? [...] / Ne vois-tu pas que je serais incapable de te défendre?»

Les désirs inavoués sont nombreux et concernent tout le monde, à commencer par le vieil Esteban qui, juste après la guerre et avant d'épouser Antonia, a connu à Desrein deux danseuses, Rosa et sa fille, Sylvia Kodama. Il n'oubliera jamais Sylvia, même après des années de mariage avec Antonia (la pêche glacée, celle du titre, était d'ailleurs le dessert préféré de Sylvia). Quant à Antonia, elle passera sa vie à rêver au prince charmant en fabriquant ses pâtisseries. «La dame, l'infortunée dame Antonia, caressait ses beignets soufflés et ses massepains, les faisait rouler sur le marbre pour leur donner forme et s'obstinait à vivre dans un conte de fées.» Tout le monde se rate, personne ne

l'avoue. Et certains en meurent. La première, Elsita, dont nous n'apprenons les circonstances de la mort qu'à la fin du roman (il y a à ce moment plus de 35 ans qui se sont écoulés); la seconde, la Petite Elsa, victime d'un meurtre commandité par l'Ordre du Graal.

Ce qui est le plus singulier dans ce roman (mais l'auteure ne nous en avait-elle pas prévenus dès la première page?), c'est l'oubli où ces jeunes filles tombent et ce que leur sacrifice permet de préserver au sein de la communauté: une certaine innocence... Tous les rapports sont ici travaillés par l'oubli, l'indifférence ou le mensonge (volontaire ou par omission). On ne sent pas la profondeur des attaches, même au sein de la même famille.

Chacun est à soi, et quelque chose empêche que l'on mesure les conséquences de cette séparation d'avec les autres. Mais cela avait peut-être commencé avec le grand-père, Esteban, au moment de la guerre. Après s'être lié d'amitié avec l'un de ses camarades, José, ne s'était-il pas promis après sa mort «de ne plus jamais se lier d'amitié avec quiconque?»

Roman de la désillusion, *Pêches glacées* hérite cependant, me semble-t-il, d'une partie des défauts dont souffrent la plupart de ses personnages. Ne croyant guère en eux-mêmes, vivant dans une sorte de suspens glacé, il leur est difficile de nous convaincre de leur existence. Il est vrai que les héros sont morts...

denisjp@videotron.ca

## PÊCHES GLACÉES

Espido Freire

Traduit de l'espagnol par Dominique Lepreux

Éditions Actes Sud

Arles, 2002, 295 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

## La recette parfaite

GISÈLE DESROCHES

Il y a des auteurs pour la jeunesse qui veulent, tout en racontant des histoires, faire la leçon à leurs lecteurs, mettre du plomb dans leurs jeunes cervelles, y engranger des connaissances ou encore leur donner matière à réfléchir. C'est ce que j'appellerais la tendance éducative. D'autre part, il y a des auteurs qui veulent s'amuser aussi bien qu'amuser leur jeune public, les faire rigoler, rêver, leur donner à imaginer avec toute la fantaisie et toute la liberté possibles. C'est la tendance, disons, ludique. Bien sûr, aussi vrai que le monde n'est pas scindé en deux sections étanches, ces deux tendances affichent aussi des zones ombrées, des chevauchements, des recoupements, et comptent même quelques *no man's land* importants. Il y a bien sûr d'autres considérations à faire valoir, mais l'ensemble de la littérature pour enfants oscille entre ces deux pôles, s'éloignant de plus en plus de la tendance éducative *hard*, très marquée encore dans la première moitié du siècle, pour privilégier une approche plus divertissante. Examinons maintenant quelques ouvrages à la loupe de ces deux types d'écriture.

Pur représentant de la tendance ludique, l'album *Recette d'éléphant à la sauce vieux pneu* propose, au moyen d'illustrations audacieuses, rien de moins que la recette pour fabriquer un éléphant. Un jeu d'enfant, dit-on! Une cuisinière grosse comme une maison sera mise à

chauffer sur une montagne-volcan. Seront mis à contribution un tuyau d'aspirateur pour la trompe, des boules de billard pour les yeux, quatre troncs de baobabs, de la pâte de vieux pneus pour les oreilles et un baril de peinture grise. Il faudra encore résoudre le problème des défenses, de la queue et des éventuels grumeaux, et laisser mijoter jusqu'à ce que la mixture barrisse. Si elle ne barrit pas, on propose des trucs... Le résultat a un goût de joyeuse mesure, de créativité débridée et de folle liberté. Album pur plaisir, tant par son texte que par ses images-collages, il étonne, stimule les neurones, séduit l'imagination, donne à voir et à entendre plus que le client n'en demande. Le mariage texte-images est riche: les collages intègrent des éléments de photos, de peinture, de cartons découpés, etc., et sont imprégnés du même humour pince-sans-rire, du même esprit que le texte, tout en agrémentant de quelques clin d'œil, d'une interprétation amusante, d'une couleur franchement moderne.

L'album ne battra pas des records de vente, je le crains. Son aspect visuel est très innovateur, trop osé pour beaucoup. Auteur et illustrateur se sont fait plaisir. Et beaucoup chercheront, sans la trouver, la visée éducative. Ça même où, cette histoire? Il faut bien dire que le plaisir pur est encore un brin subversif en ce qui concerne les livres d'enfants. Mais l'album pourrait bien gagner un prix ou deux. Se va-

loir l'estime des critiques. Et se valoir un public de connaisseurs.

## Tendance éducative soft

Dans le coin opposé (comme dans un ring de boxe!) se retrouvent les ouvrages dans lesquels les enfants sont soumis aux valeurs des grands, reçoivent, pour leur propre profit, des leçons de politesse, de savoir-vivre. Le point de vue de l'adulte y triomphe, les auteurs désirant fermement convaincre leurs lecteurs de la nécessité de s'amender, de s'assagir, de contrôler leurs pulsions. Si on trouve de moins en moins de ce type de texte, il subsiste plusieurs représentants de la tendance éducative *soft*, je veux dire ayant renoncé à l'austérité et à la morale stricte et autoritaire d'autrefois, mais animés par une volonté d'éduquer, de transmettre diverses notions, d'atteindre le lecteur afin de l'inciter à changer, à progresser.

L'ouvrage d'Anique Poitras intitulé *Miro et le château* et *Lysista et le château* est un roman à deux versions ou, plutôt, deux courts romans construits sur le même thème, ce qui justifie leur présentation tête-bêche, sous une même reliure. Miro est le héros de l'un, Lysista l'héroïne de l'autre; mais tous deux vivent sensiblement la même histoire qu'ils narrent chacun à la première personne du singulier. S'estimant tous deux de piètres élé-

ments de leur famille si douée, ils dépriment tout net lorsqu'ils reçoivent en cadeau leur premier balai.

Il faut expliquer qu'ils sont fils de sorcier réputé et fille de sorcière, qu'ils devraient bondir de joie, mais qu'ils sont plutôt paralysés par la peur et saisis par le vertige à l'idée de voler. Une bonne marraine aïeée (en réalité une sorcière) les guide jusqu'à un château qu'elle leur fait visiter, la chambre des peurs en premier, celle des désirs ensuite, de même que d'autres pièces. Ce château, dont elle leur confie la clé, est en eux, leur dit-elle. Sa découverte contribuera à renverser la situation en redonnant d'abord aux jeunes héros la confiance en eux qui leur faisait gravement défaut; en les aidant ensuite à s'affirmer auprès de leur famille.

Ces textes, qui se situent à mi-chemin des deux tendances décrites ci-dessus, empruntent au conte sa valeur symbolique afin d'enseigner aux lecteurs et lectrices les «vérités» de l'être. Les préoccupations des mouvements de croissance personnelle sont adaptées au bénéfice de l'enfance. L'auteur a le souci de convaincre les enfants de leur valeur profonde et de les aider à surmonter les obstacles de la vie tout en construisant un récit divertissant et fantaisiste. Cependant, le message est ici un brin trop évident et insistant pour que l'on puisse accorder à l'histoire le statut de gran-

de lecture initiatique. Il faut dire que le format est bref et que les personnages n'y ont pas l'espace nécessaire pour se déployer. Leur transformation survient sans véritable surprise, elle est assez rapide et sans nuance, appuyée par le style caricatural des illustrations de Bruno St-Aubin (qui signe également les illustrations du roman de Marie-Danielle Croteau). Ce bel effort n'est malheureusement pas tout à fait convaincant. L'attrait de la double histoire et l'intérêt de la formule conjugués au nom de l'auteur qui a déjà donné des ouvrages marquants, lui vaudront peut-être, malgré tout, plusieurs adeptes.

## Un amalgame réussi

Dans le même ordre d'idée, le petit roman de Marie-Danielle Croteau *Mais qui sont les Hoo?* m'apparaît comme un amalgame très réussi des deux tendances. Les Hoo sont de nouveaux arrivants au comportement étrange: dix Chinois à la queue leu leu, portant chacun une chaise sur la tête. Les enfants ont vite fait de les déconsidérer, de les prendre pour cible de plaisanteries toutes plus sauteuses les unes que les autres, il faut bien le dire. La directrice de l'école elle-même ne pourra s'empêcher de sourire des drôleries que Fred, le héros de la série Fred et Ric, et son ami Gus lui serviront en guise d'excuse au désordre causé dans la classe. Mais c'est sa finesse qui aura le dernier mot: en guise de punition, elle leur demandera de produire un rapport sur ces étranges voi-

sins, ce qui modifiera leur perception de la famille Hoo, comme on pouvait s'y attendre.

De son aventure, Fred retiendra d'autant mieux la leçon qu'elle ne lui aura pas été faite par un adulte, mais par sa propre expérience. Que l'humiliation lui aura été épargnée. Que la valeur de l'humour aura été reconnue par l'adulte. Que son plaisir de lecteur aura été soutenu jusqu'au mot de la fin à la lecture duquel, je l'avoue, je me suis esclaffée. Maintenant, il reste à voir si les ingrédients seront dosés au goût des lecteurs.

## RECETTE D'ÉLÉPHANT

## À LA SAUCE VIEUX PNEU

Texte de Carole Tremblay;  
ill. de Virginie Egger  
Les 400 Coups,  
coll. «Carrément petit»  
Montréal, 2002, 24 pages

## MIRO ET LE CHÂTEAU

## LYSISTA ET LE CHÂTEAU

Textes d'Anique Poitras;  
ill. de Bruno St-Aubin  
Québec Amérique, coll. «Bilbo»  
Montréal, 2002, respectivement  
104 et 108 pages

## MAIS QUI SONT LES HOO?

Texte de Marie-Danielle Croteau;  
ill. de Bruno St-Aubin  
La Courte Échelle,  
coll. «Premier Roman»  
Montréal, 2002, 64 pages

NOUVEAUTÉS JEUNESSE

textes : André Duhaime  
illustrations : Francine Couture

automne ! automne !  
le soleil se lève  
mon ombre voudrait plutôt  
rester au lit

bouquets d'hiver  
dans ce long hiver  
que les fraises surgelées  
sont un bon dessert

PLAINES

\* disponible en librairie

Regroupement des éditeurs  
canadiens-français

450, rue Rideau, bureau 405, Ottawa (Ontario) K1N 5Z4  
4167 B, rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M7  
Tél. (514) 843-8222 - Téléc. (514) 985-9142

## VARIABLES

SUITE DE LA PAGE F 5

À défaut d'avoir vu le film *Je suis Dina* (projeté au dernier FFM), on peut lire *Les Limons vides* (10/18), premier tome du *Livre de Dina*, de l'auteure norvégienne Herbjorg Wassmo. Dans un roman qui ressemble par moments à un conte, Wassmo donne vie à un personnage de femme atypique et intense. Marquée par la mort de sa mère, à laquelle elle se trouve accidentellement liée, Dina refuse de parler jusqu'au jour où un professeur déclenche chez elle une passion pour la musique. Quelques années plus tard, son père juge bon de la marier à un homme plus vieux que lui. Dina finit par accepter cette union d'affaires mais ne pardonnera pas à son mari de la tromper. On a bien envie de lire la suite.

Au Québec, on connaît Mordecai Richler davantage pour ses propos cinglants envers les francophones que pour son œuvre. Le narrateur de son roman *Rue Saint-Urbain* (BQ), s'il ne se montre pas tendre

envers les Canadiens français, ne l'est guère pour les siens non plus. Les observations de ce jeune juif, qui portent sur sa famille, ses amis et son milieu social, permettent au lecteur de percevoir différemment un quartier de Montréal pendant les années 40. On perd le fil par moments (qui est qui? d'où sort-il, celui-là?), mais la verve de récit de Richler soutient nos égarements.

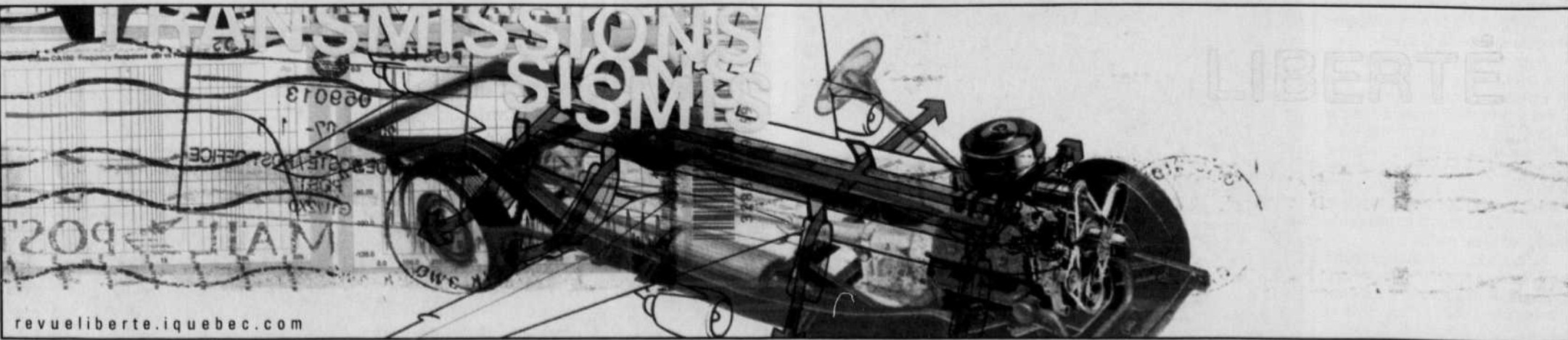
## En vrac

Dans *Putain* (Points), de Nelly Arcan, une jeune femme rageuse crache sa souffrance. Son débit est porté par la haine du père et de la mère, des hommes et d'elle-même. Comment sortir de ce cercle vicieux? C'est sans doute ce que cherche la narratrice sur le sofa d'un psychanalyste. Mais cela ne semble pas suffire. Elle rongé son os, sans jamais lâcher prise. Ce livre oblige le lecteur à river son regard à une narratrice qui réclame sans cesse l'exclusivité de tout. Exigeant.

On ne peut pas dire la même chose du texte *Pourquoi et com-*

ment qui accompagne l'édition de poche de *La Vie sexuelle de Catherine M.* (Points). Catherine Millet, sur un ton parfois amusé et souvent ponctué d'exclamations, explique le pourquoi et le comment de son livre. Ce qu'on en retient, en gros: elle l'a écrit parce qu'elle voulait écrire depuis longtemps et «parce qu'il y a des choses dont je ne parle pas». Son projet? «[...] Avant tout un témoignage, c'est-à-dire, à proprement parler, un texte destiné à établir une vérité, la vérité d'un être singulier, bien sûr.» À qui a-t-elle voulu adresser son livre? «Aux femmes.» Enfin, on apprend que les nombreuses entrevues qu'elle a accordées à des journalistes (de toutes nationalités) l'ont exténuée. Maintenant, si la vie sexuelle de Catherine M. vous intéresse, à vous de lire la suite.

Terminons avec le roman *Océan mer* (Folio) d'Alessandro Barrico, un texte poétique et savamment décousu qui demande à être lu d'une traite si on ne veut pas perdre le fil des histoires qui s'y croisent.





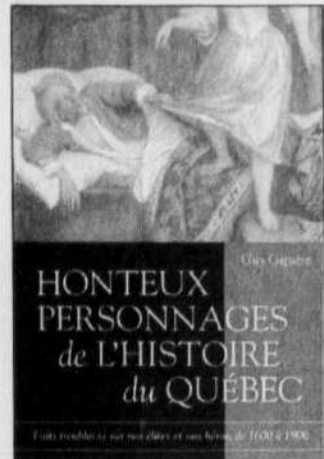
ESSAIS

# Délinquants et aventuriers en Amérique française

L'ethnologue Guy Giguère cultive une sincère passion pour notre histoire mais, phénomène assez rare, il s'applique à la revisiter en fouille-merde amusé. Ainsi, après *La Scandaleuse Nouvelle-France*, un essai paru plus tôt cette année et qui répertoriait 104 procès criminels mettant en cause nos ancêtres issus des classes populaires, voici qu'il nous offre *Honteux personnages de l'histoire du Québec*, un ouvrage du même acabit



Louis Cornellier



aujourd'hui, buvaient, tuaient, fraudaient, abusait, scandalisaient.

On y rencontre donc des minables (Jean Duval en tête) qui complotent pour assassiner Champlain afin de s'enrichir, des huiles (M<sup>e</sup> de Laval et le gouverneur Pierre de Voyer d'Argenson) rongées par l'orgueil et la vanité, des ménages à trois sulfureux et des médecins et notaires batteurs de femmes. La célèbre Corriveau y trouve aussi sa place, de même que Madeleine de Verchères, pionnière dans l'achat d'esclaves en 1709, activité rendue légale la même année par l'intendant Jacques Raudot.

mais qui vise pour sa part « nos élites et nos héros, de 1600 à 1900 ». Léger, comique et instructif dans la mesure où la « vérité » qui émane des faits divers peut nous instruire sur la « nature humaine », ce divertissement à saveur historique « devrait nous permettre de nous rendre compte que nos très chers ancêtres vénérés, autant que nous

L'ineffable intendant Bigot entre lui aussi dans le portrait de famille à titre de héraut, en Amérique française, d'un « principe fort simple et utilisé par les fraudeurs depuis la nuit des temps: comme administrateur public, vous attribuez les contrats d'achats de biens pour l'Etat à des compagnies dans lesquelles vous possédez secrètement des actions, sous un prête-nom, et, bien sûr, vous vous assurez que les prix payés soient plus élevés que les coûts normaux du marché ».

Enfin, parmi les bons moments de ce petit livre noir de nos ancêtres, on retiendra aussi l'arnaque de Maria Monk, une prostituée déséquilibrée qui a publié, en 1836, un ouvrage délirant dans lequel elle accuse le clergé canadien-français de toutes les perversités sexuelles, ainsi que le meurtre, en 1839, du seigneur de Kamouraska, un crime de nature passionnelle qui a inspiré la romancière Anne Hébert.

Basées sur des sources fiables (le *Dictionnaire biographique du Canada*, les archives judiciaires du pays et des travaux d'historiens reconnus), ces reconstitutions de faits divers du passé détruisent le mythe d'un paradis perdu et rappellent que les élites n'ont jamais été au-dessus de tout soupçon. Il n'y a pas la grand-chose de nouveau, mais l'ensemble, sans prétention, n'en reste pas moins rafraîchissant.

## Les aventuriers de l'empire

L'Amérique française! L'empire français du XVII<sup>e</sup> siècle en Amérique du Nord! Lionel Groulx, lui, y voyait un paradis perdu et le chantait: « *Fait merveilleux par les dimensions de l'entreprise, par l'infime poignée d'hommes qui l'ont accomplie, par le type humain qui s'y est forgé: type d'énergie physique, type de négociants audacieux.* » Non, nous n'avions pas toujours été petits, loin de là, et nos ancêtres pouvaient, oui, servir de héros à une jeunesse en quête de modèles. Dans *Notre grande aventure*, le vieux maître écrivait: « *J'ai cru que cette histoire où des hommes de leur race cédant, sans doute, à des impératifs économiques et politiques, mais aussi aux sortilèges d'une nature exaltante et à la volonté de faire plus grand qu'eux-mêmes, j'ai cru, dis-je, que ces magnifiques exemplaires d'humanité pourraient peut-être réapprendre à la jeunesse de chez nous la véritable notion de l'héroïsme et le goût des grands et beaux risques.* »

Dans un registre beaucoup plus sobre, c'est cette même épopée que nous convient Alain Beaulieu et Yves Bergeron avec *Amérique française: l'aventure*, un ouvrage richement illustré de la belle collection « Images de sociétés », réalisé dans le cadre de l'exposition permanente *Amérique française*, du musée du même nom, qui a cours depuis 1996.

Il y a actuellement entre 19 et 20 millions de personnes d'origine française réparties sur tout le territoire de l'Amérique du Nord. D'où viennent-elles? Comment expliquer leur présence à la grandeur des territoires canadiens et états-unien? C'est à ces questions que tentent de répondre les auteurs en suivant « les traces de ce rêve d'un empire français en Amérique du Nord » du XVI<sup>e</sup> siècle à aujourd'hui.

En résumant, à gros traits mais de belle façon, l'histoire des Français des Maritimes devenus Acadiens, des Français de la Louisiane devenus Cadiens, des Français d'ici devenus Québécois et celle des Canadiens français devenus, ailleurs au pays, Franco-Ontariens, Franco-de l'Ouest métis ou, plus au sud, Fran-

co-Américains, Beaulieu et Bergeron évoquent autant la nostalgie d'une grande nation canadienne-française que la réalité de « la diversité culturelle de la francophonie nord-américaine », mise en évidence dans les années 1960, à la faveur de la territorialisation de la question nationale au Québec.

La carte nord-américaine du XVII<sup>e</sup> siècle qu'ils dépeignent, « aux larges espaces couverts du rose de la présence française », écrit le préfacier Pierre Nora, « fait rêver ». Ce à quoi il s'empresse d'ajouter: « *Le traité d'Utrecht de 1713 et celui de Paris de 1763 sont heureusement là pour nous réveiller et nous ramener à ce que nous sommes devenus, nous autres hexagonaux à l'étranger, vous autres francophones menacés. Mais de cet égarement d'un moment, on ne peut que remercier Alain Beaulieu et Yves Bergeron. Ils ont su envelopper du charme de la révérence historique l'intérêt puissant de la réalité.* »

Nous savons maintenant que les empires ne sont pas pour nous, que, aux quatre coins du continent, la langue française est un souvenir plus qu'une réalité, mais nous savons aussi que l'aventure lancée par Cartier et Champlain n'est pas achevée pour autant et que la suite nous appartient.

louiscornellier@parroinfo.net

**HONTEUX PERSONNAGES DE L'HISTOIRE DU QUÉBEC**  
FAITS TROUBLANTS SUR NOS ÉLITES ET NOS HÉROS, DE 1600 À 1900

Guy Giguère  
Éditions Stanké  
Montréal, 2002, 240 pages

**AMÉRIQUE FRANÇAISE: L'AVENTURE**  
Alain Beaulieu et Yves Bergeron  
Éditions Fides  
Montréal, 2002, 128 pages

PHILOSOPHIE

# Derrida entre Adorno et Benjamin

GEORGES LEROUX

Lauréat du prix Th. W. Adorno décerné par la Ville de Francfort à des œuvres exemplaires qui poursuivent l'esprit du travail critique de l'École de Francfort, Jacques Derrida se retrouve dans une chaîne qui lie déjà Jürgen Habermas, Pierre Boulez et Jean-Luc Godard. On peut deviner la tâche déjà compliquée qu'aurait représenté pour lui d'en arriver à associer dans une figure son œuvre et celles de ses prédécesseurs, mais il y serait parvenu. Derrida choisit cependant un chemin plus difficile qui consiste à arrimer sa pensée à celle d'Adorno et, comme si cela n'était pas déjà suffisamment ardu, il entreprend d'inscrire dans cette filiation philosophique le parainage, toujours déjà essentiel, de Walter Benjamin.

Deux affirmations viennent tisser ce texte magnifique qui se termine sur un appel à écrire, sur un horizon européen, l'histoire des liens philosophiques de la France et de l'Allemagne: d'abord, le rêve de Derrida d'hériter de la pensée d'Adorno, d'inscrire son travail dans une fidélité à son esprit, celui d'une nouvelle *Aufklärung*. Mais ce rêve est aussitôt placé en tension avec le constat mélancolique qu'il n'existe pas de prix Benjamin et qu'il n'y en aura sans doute jamais. Dire cela, c'est dire à la fois que le véritable héritage

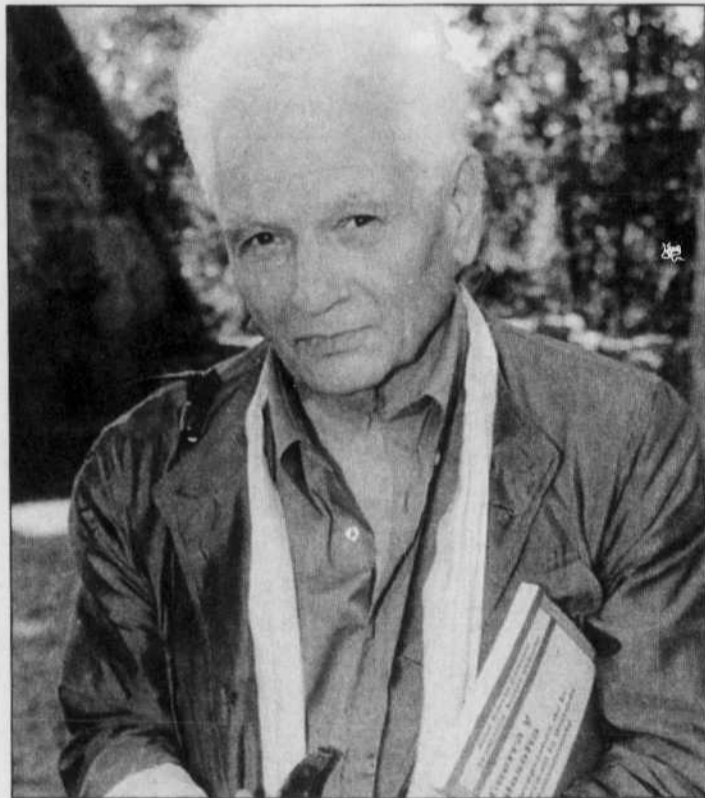
est celui de Benjamin et que la filiation critique se développe d'abord dans une marge, faite d'exil et d'exclusion, Derrida occupant comme Benjamin la place du mauvais élève qui se croit appelé par erreur à recevoir le prix du premier de classe.

Le titre, étonnant, vient d'un rêve de Benjamin, confié à Gretel Adorno: « *Il s'agissait de changer en fichu une poésie.* » Interné en France en 1939, Benjamin avait rêvé ce rêve en français. En lui associant la pensée d'Adorno sur la blessure inévitable du réel qui souille les plus beaux rêves, Derrida vient placer son travail dans le sillage des *Minima Moralia*, ces réflexions depuis la vie blessée, mutilée, souillée. Livre irremplaçable, condensé de l'attitude de l'école, de son éthique essentielle, ces *Moralia* sont l'héritage fragmenté dans lequel se reconnaît Derrida, un héritage qui consiste à maintenir un certain pouvoir du rêve du bien dans un monde mutilé. Mais ce pouvoir, Adorno l'écrivait déjà en hommage à Benjamin dans *Prismes*, c'est la possibilité de l'impossible: bannir le rêve, sans le trahir. Où se lit une première interprétation du fichu, à la fois foulard des immigrants et destin de ceux que la vie a condamnés. Clandestins en péril, Benjamin en fuite sur la frontière espagnole, affrontant sa mort.

## La force du rêve

Méditant sur le cours de sa propre pensée, toujours en phase de course et d'essoufflement devant les exigences de l'impossible, Jacques Derrida ne peut éviter de poser la force du rêve pour le penser. « *Il faudrait, écrit-il, tout en se réveillant, continuer de veiller sur le rêve.* » De cette tâche, Benjamin fut sans doute un interprète plus décisif qu'Adorno, posant une œuvre entièrement dominée par l'idée de penser autrement. Mais Adorno n'est pas en reste, et dans la comparaison qui s'institue, *volens nolens*, dans cet hommage croisé, le corps-à-corps avec la langue surgit comme l'enjeu principal de leur commun souci. Pas seulement comme détermination de l'écriture, mais comme lieu de la souveraineté et d'impasse de la communauté. Derrida avait-il les moyens, parlant à Francfort quelques jours après les attentats du 11 septembre, d'éviter la question politique de la langue et de la nation? Évoquer le juif et l'allemand — le fichu et la poésie —, bien sûr, mais aussi les abîmes de l'enfance, la souffrance des frères et la vulnérabilité de tous ceux qui se retrouvent en situation d'étranger, d'exclu, de paria, d'exilé. Dans la foulée de l'aphorisme des *Moralia* — « *Les mots étrangers sont les juifs du langage* » —, Derrida indique donc ici le rêve qui porte son propre fichu, la vigilance infatigable du philosophe pour se protéger de la métaphysique de la langue, de ses effets de domination.

Mais il reçoit aussi le rêve du fichu de Benjamin comme l'héritage



Jacques Derrida

SOURCE CERISY-LA-SALLE

de sa propre dette envers ce juif condamné, l'éveillant à sa tâche la plus déterminée: dans ces moments interstitiels, entre le sommeil et la veille, alors que tout paraît possible et que le pouvoir de la parole et de l'écriture semble capable d'engager le réel vers le bien, et ce, en dépit de la blessure et des limites, maintenir une fidé-

lité et presque un amour; parler et écrire comme si cela pouvait rendre possible quelque chose, engager sa responsabilité dans le don et l'accueil, penser des appels, construire des résolutions, aimer dans la reconnaissance. De cette responsabilité, Derrida donne une esquisse en fin de parcours, proposant les sept volets d'un livre

impossible, adonné à penser les rapports de la France et de l'Allemagne, de leurs héritages philosophiques, de leurs tragédies politiques, de la place de la psychanalyse dans leur culture, du sens du mot d'Adorno sur la poésie après Auschwitz, des exigences de la discussion philosophique contemporaine (Gadamer, Habermas) et du devoir de justice après le 11 septembre (« *je ne crois à l'innocence politique de personne dans ce crime* »), du destin de la littérature dans la postérité des philosophes écrivains et de la place des animaux dans une écologie politique (« *le fascisme commence quand on insulte un animal, voire l'animal dans l'homme* »).

Ce texte est bien plus qu'un discours de réception, c'est le témoignage d'une reconnaissance, dans le double sens d'une admiration et d'une dette, inscrit dans une filiation complexe qui demeure à penser. C'est aussi un appel vibrant, énoncé depuis le moment du rêve, pour un nouveau relais critique de l'esprit de Francfort en Europe.

## FICHUS - DISCOURS DE FRANCFORT

Jacques Derrida  
Éditions Gallilée  
Paris, 2002, 57 pages

Voir également le recueil de textes déjà parus dans divers journaux et revues, *Papier machine*, Éditions Gallilée, Paris, 2001, 400 pages

**L'ANNÉE DU CHEVAL**  
par Bruce Roberts

25 SEPTEMBRE > 2 OCTOBRE 2002

GALERIE D'ART DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL  
vente et location  
Mardi jeudi vendredi 11-16 h • Mercredi 11-17 h • Samedi 12-18 h • Dimanche 13-17 h  
1390 Sherbrooke Ouest  
514 285 1611

**VIENT DE PARAÎTRE!**  
Numéro de septembre 2002

- Rompre - Robert Laplante
- Courir allègrement à sa perte - Jean-Marc Léger
- La démocratie de force - Pierre Vadeboncoeur
- Des mots et des faux - Jean-Luc Gouin
- Entretien avec Stéphane Kelly - Jean-Philippe Trottier
- Mouvement social rural québécois et son modèle de développement - Augustin Ependa
- Les prix de L'Action nationale
- Le nouveau tome de Bouscotte - Victor Lévy-Beaulieu

85<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE  
POUR MÉMOIRE

- De Québec à Victoria ou les avatars du fédéralisme - Richard Ars

**L'Action nationale**  
425, boul. de Maisonneuve Ouest, bureau 1002  
Montréal (Québec) H3A 3G5  
Tél.: (514) 845-8533 - Téléc.: (514) 845-8529  
Courriel: revue@action-nationale.qc.ca  
Site: http://www.action-nationale.qc.ca

**OUVRAGES PRATIQUES**

## S'initier à la photo numérique

RENÉE ROWAN

Comment vous servir de votre nouvel appareil photo numérique? Vous trouverez réponses à vos questions dans un guide pratique intitulé *La Photographie numérique à la portée de tous*, qui aide à démystifier cet univers qui apparaît souvent fort complexe au novice.

On estime que de tous les appareils photo vendus aujourd'hui, 70 % sont des appareils numériques. Aussi bien s'y mettre puisqu'on y viendra tous un jour ou l'autre. On trouve donc dans cet ouvrage tout ce qu'il faut savoir pour tirer le plus grand profit possible de cet appareil. On y parle des objectifs, des flashes, des accessoires, des périphériques, de l'impression, du stockage des prises de vue, des logiciels d'édition d'images et plus encore. Ce guide a donc pour but premier d'aider l'utilisateur à acquérir les bonnes techniques mais aussi à faire les liens entre son appareil photo, son ordinateur et son imprimante de façon à maximiser le potentiel de son équipement.

J'avoue ici mon ignorance dans le domaine de la photographie numérique, mais au terme de la lecture de cet ouvrage, je me sentais moins bête. Les explications sont claires, les photos d'excellente qualité, cela va de soi, et le glossaire de la fin complète l'information.

**LA PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE À LA PORTÉE DE TOUS**  
Bill Corbett  
Traduction de Pierre-Yves Le Dilicocq  
Les Éditions de l'Homme  
Montréal, 2001, 176 pages

## ESSAIS

# Minorités: le Québec est plus ouvert que le reste du Canada

Les minorités ont fait beaucoup de chemin au Québec et au Canada depuis 20 ans. Andrée Lajoie, constitutionnaliste et théoricienne du droit bien connue, s'est penchée sur les façons dont elles avaient réussi à faire reconnaître leurs «valeurs» dans l'édifice juridique canadien. Autrement dit, comment elles ont réussi à «faire la loi». Une de ses conclusions: comme minorité, le Québec a reçu moins qu'on le dit. Mais comme majorité, le Québec donne plus qu'on le pense.

ANTOINE ROBITAILLE

**L**e Devoir. Le titre de votre livre, *Quand les minorités font la loi*, prête à confusion puisqu'on peut penser que vous y dénoncez une quelconque tyrannie des majorités. Ce n'est pas du tout votre propos.

**Andrée Lajoie.** Pas du tout, en effet. Je suis partie du constat que les tribunaux, en général, notamment la Cour suprême du Canada,

entièrement, confortent, intègrent les valeurs dominantes, sinon majoritaires. Ensuite, j'ai voulu étudier les cas où ces mêmes tribunaux entendent les valeurs des minorités sociales — c'est-à-dire les femmes, les gais et lesbiennes —, mais aussi celles des minorités politiques — c'est-à-dire les Québécois et les autochtones. Bref, je me suis demandé quand et à quelle condition la cour intègre les valeurs des minorités.

**Le Devoir.** Et alors?

**A. L.** L'hypothèse de départ s'est vérifiée: les minorités arrivent à faire entendre leurs valeurs dans la mesure où celles-ci coïncident au moins en partie avec les valeurs dominantes, ou alors lorsqu'elles ne sont pas complètement incompatibles avec celles-ci.

**Le Devoir.** Mais les valeurs des minorités, comme vous les appelez, peuvent aussi, dans bien des cas, coïncider avec celles de la majorité, non? Je pense à l'égalité, à l'identité. Qui, aujourd'hui, s'élève contre elles?

**A. L.** En principe, vous avez raison. Et dans les faits, les tribunaux et les autorités politiques ont reconnu l'identité des minorités sociales: je pense aux femmes, aux gais et aux lesbiennes, et même à la minorité politique que sont les autochtones. Le Québec, évidemment, n'a pas eu cette chance. Pour ce qui est de l'égalité, les tribunaux ont fait des distinctions entre les minorités sociales: reconnaître l'égalité de principe aux gais et lesbiennes ne coûte pas très cher à la majorité.

Mais dans le cas des femmes, cela risque d'entraîner des conséquences inacceptables à long terme pour la minorité numérique dominante que constituent les hommes. Du coup, la cour a invoqué d'autres valeurs, comme l'évolution du contexte social, pour éviter d'avoir à fonder sur l'égalité économique même des décisions favorables aux femmes.

**Le Devoir.** Selon votre enquête, le Québec, comme minorité politique, n'a pas beaucoup de succès dans ses revendications. Or, au Canada anglais, on entend toujours: «Nous avons beaucoup donné au Québec et ils ne sont jamais satisfaits. Ça suffit, les concessions!»

**A. L.** Tout à fait. Comme minorité politique, le Québec a en commun avec les autochtones de réclamer à la fois le territoire et le pouvoir politique. Mais alors que les premiers ont vu reconnaître leur différence, leur autochtonie,



Un jeune Inuit porte fièrement une tuque du Canadien de Montréal.

le Québec — pensons à la société distincte — n'a jamais été reconnu comme une identité collective distincte de celle de la majorité canadienne. C'est dans ce sens-là que nous avons obtenu moins que les autochtones. Pour le reste, le territoire, c'est à peu près la même chose, c'est-à-dire pas grand-chose. Mais il fallait bien s'y attendre: un Etat-nation n'accepte pas de voir son territoire se disloquer volontairement.

**Le Devoir.** Peut-être, mais le Québec, lui, qui est en partie un Etat-nation, se montre de plus en plus disposé à partager le territoire de différentes façons avec les autochtones: les Cris, les Innus, etc. Ça suscite même des réticences. On a vu la sortie de M. Parizeau.

**A. L.** Vous avez raison, le Québec se montre plus généreux. La Convention de la Baie-James, au moment de sa signature, était plus avantageuse que tout ce qui avait été conclu ailleurs au Canada. On peut en dire autant

de l'entente-cadre et des ententes sectorielles entre Québec et les Mohawks de Kahnawake. De même que de l'entente de principe signée récemment avec les Innus. Les réticences de M. Parizeau sont mal fondées: contrairement à ce qu'il a dit, le texte de l'entente ne reconnaît pas la légitimité de la Loi constitutionnelle de 1982, dont M. Parizeau lui-même a fait usage à quelques reprises en utilisant la «clause nonobstant». En fait, les autochtones étaient là avant nous sur le territoire; ils ne vivaient pas comme des troupeaux de chevreuils, mais comme des humains organisés politiquement! Ils avaient des ordres juridiques qui subsistent encore aujourd'hui. Nous avons le choix entre le reconnaître et nous entendre avec eux, comme le fait l'entente avec les Innus, ou ne pas le reconnaître et continuer des conflits inutiles et injustes.

**Le Devoir.** Vous montrez dans

vos livres qu'il y a une différence de taille entre les minorités au Québec et celles dans le ROC (Rest of Canada). Ici, elles s'adressent au politique alors que là-bas, elles privilégient le recours aux tribunaux. Comment expliquer cela?

**A. L.** Non seulement leurs stratégies diffèrent, mais les résultats aussi: les minorités au Québec ont obtenu davantage et l'ont obtenu plus tôt que celles du ROC. La différence entre les stratégies découle sans doute de cultures juridiques différentes. Le Québec serait donc plus proche des pays de droit écrit européen, où le législateur est central. Alors que, dans les pays de Common Law, le juge a plus d'importance.

**Le Devoir.** Mais les autochtones ne sont-ils pas de grands adeptes des tribunaux?

**A. L.** On croit souvent cela. C'est faux. Notre étude révèle que, dans la très grande majorité des cas, ils se retrouvent en cour parce qu'ils ont été poursuivis en première instance dans des affaires de chasse, de pêche, etc. À ce moment, ils se défendent, et ça se poursuit parfois jusqu'en Cour suprême. Et ils gagnent souvent. Mais ils nous ont dit en entrevue que ce n'est pas la voie qu'ils auraient choisie au départ, notamment parce que c'est très cher.

**Le Devoir.** Certains disent que le cas de la pêche aux homards, par les Micmacs, dans les Maritimes, prouve que la cour peut provoquer de graves crises en étant trop clément pour les minorités.

**A. L.** La cour n'a pas été trop clément pour les autochtones! Elle a simplement reconnu leurs droits. On ne peut pas la tenir respon-

sable du fait que certains non-autochtones ne sont pas capables d'en faire autant.

**Le Devoir.** La charte de 1982 a favorisé l'activisme judiciaire de la Cour suprême, un organe non élu de l'Etat, aux dépens d'un organe plus démocratique, le Parlement. Mais on entend souvent, surtout dans le ROC, que les minorités ont paradoxalement grandement profité de cette transformation du pouvoir.

**A. L.** Pour les minorités sociales surtout, les gains furent importants. Mais je ne pense pas que c'est la Charte canadienne qui a rendu ces gains possibles: au Québec, comme je l'ai dit, on est allé plus loin et plus vite par la voie législative. L'orientation sexuelle, par exemple, était un motif de discrimination prohibée en vertu de la Charte québécoise treize ans avant que la Cour suprême ne l'introduise dans la Charte canadienne par interprétation élargie. Le Québec est une société plus ouverte que certaines parties du Canada. Evidemment, rien n'est éternel, et ça pourrait changer avec l'avènement au pouvoir d'un parti de droite, comme l'ADQ, qui, en réduisant l'importance de l'Etat, nuirait aux combats des minorités qui ont précisément besoin de l'Etat pour maintenir leurs acquis et continuer de progresser.

**arobitaille@sympatico.ca**

## QUAND LES MINORITÉS FONT LA LOI

Andrée Lajoie  
Presses universitaires de France  
Paris, 2002, 217 pages

## L'AIRES



## DES IDÉES

les hommes. Du coup, la cour a invoqué d'autres valeurs, comme l'évolution du contexte social, pour éviter d'avoir à fonder sur l'égalité économique même des décisions favorables aux femmes.

## ESSAIS

## Un complot américain?

LOUIS CORNELIER

**P**rofesseur d'économie politique à l'Université d'Ottawa et conseiller économique très sollicité sur la scène internationale, Michel Chossudovsky, aussi collaborateur au *Monde diplomatique* et à *L'Aut Journal*, affirme, dans *Guerre et mondialisation*, que «si les autorités américaines avaient voulu arrêter Oussama ben Laden avant le 11 septembre, elles auraient pu le faire. Mais elles n'auraient pas disposé alors du prétexte pour lancer leur vaste opération militaire en Asie centrale».

Sous-titré «La vérité derrière le 11 septembre», cet essai-choc risque de soulever bien des passions; les antiméricains y trouveront confirmation de leurs pires appréhensions et les proaméricains, genre Revel et Mario Roy, crieront sans doute au scandale. C'est que Chossudovsky, en effet, n'y va pas de main morte.

La supposée guerre contre le terrorisme, explique-t-il, est un grossier mensonge. Alliés de longue date des «brigades islamiques» qu'ils financent, surtout par l'entremise des services de renseignement militaires du Pakistan, afin de déstabiliser les régimes de l'Asie centrale qui ne leur sont pas soumis, les maîtres états-unis (Wall Street, complexe militaro-industriel, barons du pétrole) soutiendraient le terrorisme international (UCK au Kosovo, talibans jusqu'à l'an dernier, frange terroriste en Tchétchénie et Oussama ben Laden) que la CIA fréquenterait assidûment.

Chossudovsky prétend que ce sont ces mêmes services de renseignement militaires du Pakistan, une création américaine au fond, qui seraient derrière les attentats du 11 septembre, ce qui, ajoute-t-il, remettrait radicalement en cause la thèse voulant que ces attaques soient «la consé-

quence de «lacunes» des services de renseignement américains». En d'autres termes, laisse-t-il entendre à de multiples reprises à mots à peine couverts, les maîtres du monde américains savaient... et ils auraient laissé faire pour justifier la guerre de conquête subséquente.

La thèse, on le constate, est grosse et explosive. Que Washington, à l'heure de défendre ses intérêts économiques partout à travers le monde, n'ait pas de scrupules, cela commence à être assez connu des esprits lucides. Que les administrations américaines fassent affaire avec des têtes brûlées par pur opportunisme, cela n'est pas non plus

contestable. À partir de là, deux conclusions sont possibles à propos du 11 septembre: le thèse du «revirement», qui soutient que ce que les Américains ont créé leur a explosé en pleine figure, et la thèse de Chossudovsky, qui soutient que «la thèse du revirement est de la pure fabrication. La CIA n'a jamais rompu ses liens avec le réseau islamique militant».

Alors quoi, revirement ou complot? Dans l'état actuel des connaissances, il est impossible de trancher.

Le sens commun, l'humanité même qui habite les hommes de bonne volonté, voudrait que la thèse du revirement soit la bonne. Toutefois, le passé états-

unien étant ce qu'il est, c'est-à-dire loin d'être blanc comme neige, et les renseignements recueillis par Chossudovsky (et d'autres) étant ce qu'ils sont, c'est-à-dire souvent accablants, peut-on refuser d'envisager la thèse du cynisme d'Etat le plus absolu? Pour ma part, j'en reste incapable, même si cette hypothèse me répugne et me convainc moins que l'autre. La gravité de l'enjeu, me semble-t-il, nous condamne à la plus grande prudence.

Chossudovsky, lui, n'a pas ces hésitations et en appelle à la mobilisation populaire antiméricaine. Ses conclusions lui semblent évidentes, mais elles reposent

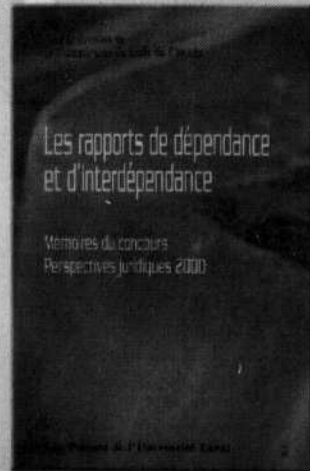
sur une accumulations de renseignements disparates qui, même s'ils sont souvent «crédibles», ne mènent pas nécessairement, à mon avis, à sa sulfureuse thèse d'ensemble. *Guerre et mondialisation*, en tout cas, est un livre troublant.

## GUERRE ET MONDIALISATION

LA VÉRITÉ  
DERRIÈRE LE 11 SEPTEMBRE  
Michel Chossudovsky  
Traduit de l'anglais  
par Lise Roy-Castonguay  
Éditions Ecosociété  
Montréal, 2002, 256 pages

## PUL-IQRC

### Les rapports de dépendance et d'interdépendance



Mémoires du concours  
Perspectives juridiques 2000

Sous la direction de la  
Commission du droit  
du Canada

2-7637-7859-3 • 248 pages • 25 \$

Les rapports entre les êtres humains sont constitués de complexes liens d'interdépendance dont la dynamique d'obligations et d'intérêts n'est pas toujours reflétée dans la pensée juridique contemporaine. Ce recueil explore cette relation entre l'interdépendance et le droit et examine comment celui-ci interprète et traite des rapports humains.

Pour de plus amples informations  
Les Éditions PUL-IQRC  
Tel. (418) 656-7381 • Telec. (418) 656-3305  
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca  
www.ulaval.ca/pul



## SALON DU LIVRE ANCIEN DE MONTRÉAL

21 et 22 septembre 2002  
UNIVERSITÉ CONCORDIA  
Pavillon McConnell  
1,400, boul. de Maisonneuve O.

GRAND CHOIX DE LIVRES ANCIENS ET RARES, ILLUSTRÉS, PREMIÈRES ÉDITIONS, BELLES RELIURES

LE DEVOIR ADMISSION: 5.00\$ pour les deux journées



## DESSIN & CREATIVITÉ

Avec Bruce Roberts

### ATELIER DE DESSIN

DU 20 OCTOBRE AU 25 OCTOBRE

Dans un cadre enchanteur au cœur des montagnes des Cantons de l'est venez vivre une semaine d'épanouissement créatif où le dessin est l'outil privilégié pour faire émerger votre force créative

Informations et réservations  
Tél.: 514-938-0731 courriel:  
madeinquebec@sympatico.ca

MIMIBOURG

LE DEVOIR

# DE VISU

ARTS VISUELS

## L'art au présent

DAVID CANTIN

Les interventions d'Elvira Santamaria misent sur une conscience politique et sociale accrue. Après avoir participé à l'échange Québec-Mexique *Lasca*, ainsi qu'au récent passage du collectif Black Market, cette artiste mexicaine s'installe désormais à La Chambre blanche à Québec, jusqu'au 3 novembre, pour une résidence *in situ* autour de la mémoire et de ses traces filmées. Utilisant la performance de même que l'installation, le projet *Apparition de la disparition* tentera de mieux saisir un rapport plutôt personnel face à quelques artistes et intellectuels québécois disparus.

Déjà à sa quatrième visite à Québec, notamment au Lieu pour les Rencontres internationale d'art performance, la jeune femme discute du sens premier de sa quête. «Je travaille avant tout sur moi-même. Je suis en quelque sorte mon propre laboratoire», souligne d'emblée Santamaria, dans un français honorable. Après des études en philosophie à Mexico, elle s'intéresse plus particulièrement à l'art action comme catalyseur aussi radical que nécessaire. «Je crée des contextes pour rencontrer des gens. Cet échange avec l'autre dépasse l'objet d'art familier et participe à une relation existentielle beaucoup plus intense. Dans un contexte social où tout paraît lié à la consommation, la performance offre une alternative qui s'intéresse davantage au moment présent. La surproduction artistique est devenue, à mon avis, envahissante.»

Toujours aussi engagée, l'artiste se sent plus proche que jamais de ses racines mexicaines. Elle parle du combat de l'armée zapatiste de libération nationale, de ses positions contre les «machines idéologiques», mais surtout d'un rapport essentiel à la nature.

«La performance de même que l'installation *in situ* me ramènent constamment à l'univers magique et libérateur des Mayas comme des Aztèques. Il y a dans cette culture ancestrale des choses très précieuses à retenir. On pense certainement à l'émergence de l'ère industrielle et coloniale, mais aussi aux notions de cycle, de transformations, ou à cette fureur primitive du cosmos. Il existe une forme de chamanisme dans le processus même de l'art action.»

Venue à Québec dans le cadre d'un séjour de plusieurs semaines à La Chambre blanche, Elvira Santamaria trace les grandes lignes de son installation *in situ* *Apparition de la disparition*. «J'ai comme objectif principal d'approfondir mon rapport face à la culture québécoise. Différentes personnes me parleront de certains artistes et intellectuels qu'elles jugent importants. Je ne veux pas m'appuyer que sur des références prévisibles. Mon intention est de créer un univers où le contact avec l'autre sera filmé, puis conservé comme une trace fugitive de mémoire. J'ai aussi en tête de bâtir une installation des plus fragiles, à partir de mes propres cheveux qui tombent quotidiennement.»

Elle cite les noms de Riopelle et de Gabrielle Roy comme références dans son travail éventuel. Encore une fois, il ne s'agit que d'indices, car la Mexicaine s'intéresse avant tout à la spontanéité du moment où l'action se déroule. «J'évite le concept dans la mesure où la réalité me guide de façon intuitive. On ne peut pas tout prévoir. J'aimerais offrir une performance privée à chacune des personnes qui s'impliqueront dans cette installation. C'est la nature de ce contact intime et personnel qui donnera un sens à l'œuvre finale.»

Jusqu'à maintenant, lors de ses différentes visites, les performances de Santamaria n'ont pas

manqué de surprendre. En 1996, elle commentait de manière virulente les Jeux olympiques d'Atlanta en détournant l'action sportive vers ce que Alain Gilbertie nomme «le crépuscule du turbocapitalisme barbare et inhumain». Avec d'autres membres de Black Market, plus récemment sur le site de l'Îlot Fleurie (sic) à Québec, le 11 septembre était évoqué sous un angle très critique. Lors de l'événement *Lasca*, Santamaria a même pris le risque d'enjamber une voiture en pleine heure de pointe sur le boulevard Charest. «La pollution à Mexico est devenue inquiétante. Comment ne pas réagir face à la guerre du pétrole ou encore aux changements climatiques qui ne cessent de bouleverser la planète entière?»

Comment l'art se porte-t-il dans son pays? «Évidemment, les infrastructures ne sont pas aussi importantes qu'ici. Il est beaucoup plus difficile de faire circuler son travail. Depuis ma venue au Québec, des endroits comme Le Lieu montrent le chemin à suivre en quelque sorte.»

Avant de mettre fin à la conversation, Santamaria laisse tomber, sur un ton calme et discret, qu'elle a peut-être l'intention de collaborer aussi avec des artistes vivants. «Les vestiges me fascinent énormément dans ma pratique. J'aimerais laisser des traces au fil de cette installation. Des petits textes ou encore une interaction éventuelle avec des artistes de la région. Je veux poser un regard extérieur sur une culture qui me permet de créer différents liens d'un sujet à l'autre. Le vestige aura une place centrale dans cette installation qui tentera de construire un pont entre le passé et le présent.»

Au cours du mois d'octobre, *Apparition de la disparition* prendra véritablement forme dans la galerie principale de La Chambre blanche. Quand l'art se met au service de l'imprévisible.



SOURCE LA CHAMBRE BLANCHE

Elvira Santamaria dans l'une de ses performances à Mexico.

**APPARITION DE LA DISPARITION**  
Résidence *in situ* d'Elvira Santamaria à la Chambre blanche, 185 rue Christophe-Colomb Est, Québec.  
Jusqu'au 3 novembre 2002

**GALERIE BERNARD**  
**EXPOSITION CLAUDE VERMETTE**  
du mercredi 18 septembre au samedi 19 octobre 2002  
«TRACES ET SIGNES»  
(choix d'œuvres depuis 1947)  
90 av. Laurier Ouest Montréal (Québec) H2T 2N4  
Téléphone: (514) 277-0770  
Horaire de la galerie :  
du mardi au vendredi de 11 h à 17 h, samedi de 12 h à 17 h et sur rendez-vous

**Violaine GAUDREAU**  
PORTRAIT D'UNE VOIX - ŒUVRES RÉCENTES  
**Bertrand CARRIÈRE**  
SIGNES DE JOUR - PHOTOGRAPHIES  
Expositions jusqu'au 5 octobre 2002  
**GALERIE SIMON BLAIS**  
5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

Sylviane Poirier ■■■■ art contemporain présente  
Du 4 septembre au 6 octobre 2002  
Joanna Nash / peintures  
GLACIERS  
372, rue Sainte-Catherine O., local 234 Montréal (Québec) H3B 1A2 (514) 875-9500 poirier.sylviane@qc.airs.com  
Heures d'ouverture : du mercredi au samedi de 12h à 17h30 Dimanche de 13h à 16h30 et sur rendez-vous

Cours d'aquarelle avec Ming Ma  
Techniques orientales et occidentales  
Débutant • Intermédiaire • Avancé  
397-0281

**Galerie espace VERRE**  
1200, rue Mill  
Montréal (Québec) H3K 2B3  
Tél.: (514) 933-6849 Fax: (514) 933-9830  
info@espaceverre.qc.ca  
www.espaceverre.qc.ca  
PORTES OUVERTES  
Les 28, 29 septembre 2002 de 10 h à 17 h

**David Lafrance**  
**Chansons d'amour**  
Du 12 septembre au 12 octobre 2002  
Galerie Yergeau du Quartier Latin  
2060 Joly (entre St-Denis et Sanguinet), Montréal  
Tél.: 514-843-0955  
Du mercredi au samedi de 13h à 17h, le vendredi de 13 à 21 heures

LA SURVIVANCE)  
du 13 septembre - 7 décembre 2002  
**LA DEMEURE**  
Œuvres inédites dans des lieux publics et privés à travers la ville. Exposition de documents et d'archives d'artistes en galerie. Présentations publiques.  
commissaire: Marie-Fraser  
Kim Adams, Michel de Boon, Constanza Camelo, Claudine Cotton, Alexandre David, Marie-Suzanne Desjardis, Rachel Eichenberg, Marie-Ange Guillemot, KIT - Artéologie - Borderline Developments, Loni Macchia, Shelley Marz, Janet Murray, Daniel O'Brien, Jean-François Proulx, Ana Pennington, Danielle Savin, Steve Topping, Mary Sue Wu Wang  
le 28 septembre 2002 de 13h à 17h  
le 5 octobre 2002 à 14h HABITER L'INHABITUEL  
du 13 septembre - 19 octobre 2002  
**TURNING POINT**  
commissaire: Pierre Fauriol  
Paul Litterland et Bernard Collette  
372, rue Sainte-Catherine Ouest, local 234, Montréal, Québec, H3B 1A2  
T: (514) 874-9500 F: (514) 874-1165 www.galerieericdevlin.com

**Préface**  
Exposition des enseignants d'Espace VERRE  
du 5 septembre 2002 au 16 janvier 2003  
Bruno Andrus, Gérard Collard, Laura Donefer, Susan Edgerley, Michel Leclerc, Michèle Lapointe, Elisabeth Marier, Mario Paré, Donald Robertson, John Paul Robinson, Paul Schwieder, Michel Vincent  
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL  
Québec  
Québec

**FRANÇOIS - XAVIER**  
**Marange**  
19 septembre AU 12 octobre 2002  
Des œuvres de Marange peuvent également être vues à Latitudes Nord 4010 boul. Saint-Laurent, Montréal Tél.: 287-9083 et Encadrements Paul Rafaël 685, Décarie suite 102 Ville Saint-Laurent Tél.: 748-9053  
Le samedi 21 septembre, l'artiste sera présent de 14h à 17h  
1407, Saint-Alexandre Montréal  
Tél.: 514-866-6272  
www.galerieericdevlin.com

Optica

**New York**  
Les conférences internationales **FERDIE**  
**ED BAKOS | Rockwell Group** sur le design d'intérieur  
Lundi 23 septembre 2002 à 18 h

La conférence se tiendra à la salle Ernest-Cormier du pavillon principal de l'Université de Montréal  
2900, boulevard Édouard-Montpetit, Montréal  
Entrée libre, aucune réservation  
Station de métro Université-de-Montréal  
Stationnement payant au 2900, boulevard Édouard-Montpetit  
Renseignements : 514-861-6033

DOMCOR • DOMCO TARKETT COMMERCIAL • DUPONT ANTRON • COUVRE-PLANCHERS LABROSSE  
HOTEL LE GERMAIN • INTERIEURS • UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL • VILLE DE MONTRÉAL  
AGORA • ALLSTEEL • ANJINNOV CONSTRUCTION • BEAULIEU CANADA • BUREAU SPEC • BURVISION • LIGHTOLIER • CDI • MOBILIER DE BUREAU • COBESTAM • ECLAIRAGE SVIS • EURIKA • GROUPE AMÉLIEMENT ÉDUC • GROUPE GLOBAL • GROUPE JACASSÉ • HERMAN MILLER • HOMER LUMINAIRE • INDUL • LES ENVIRONNEMENTS DE BUREAU LBC • LES CARREAUX CERAMICS CANADA • LES MOULINS DE PARIS CROSSLER • LES PAPIERS PEINTS METRO • LES TAPIS ASPECT • MARENGO CONSTRUCTION • MENUISERIES MONT ROYAL • P & R DESJARDINS CONSTRUCTION • PATELLA MANUFACTURIER • SERGE GIRoux CONCEPT • SICO • STEELCASE CANADA • STUDIO STONKY • TAPIS KRAUS QUÉBEC • TIANION • TULLES OLYMPIA INTERNATIONAL • UN-BOARD CANADA

domcor • domco tarkett • Antron • CPL • Interieurs • Ville de Montréal